

# *Lettres à un fuseau horaire inexistant*



Seb Le Rêveur

# **Lettres à un fuseau horaire inexistant**

*Par Seb Le Reveur*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : Le Bruit de Fond	5
Chapitre 2 : L'Instant Zéro	10
Chapitre 3 : Échos Synchrones	14
Chapitre 4 : La Preuve par l'Ombre	18
Chapitre 5 : L'Intimité Asymétrique	22
Chapitre 6 : L'Archiviste du Futur	26
Chapitre 7 : Le Premier Murmure	31
Chapitre 8 : La Dérive des Pixels	35
Chapitre 9 : L'Hacker de Vie	40
Chapitre 10 : Le Paradoxe de l'Artisan	44
Chapitre 11 : L'Orage de 2015	47
Chapitre 12 : La Collision des Temps	50
Chapitre 13 : Le Poids de l'Omniscience	54
Chapitre 14 : L'Effet Papillon	57
Chapitre 15 : Le Signal Faible	64
Chapitre 16 : La Confrontation Finale	67
Chapitre 17 : Le Choix de Clara	71
Chapitre 18 : La Dissolution	75
Chapitre 19 : Le Dernier Message	78
Chapitre 20 : Le Réveil Analogique	82



# Chapitre 1

## Le Bruit de Fond

Le silence de l'appartement d'Elias n'était pas une absence de bruit, mais une sédimentation. C'était une texture opalescente composée du bourdonnement des serveurs domestiques, du sifflement spectral de la fibre optique et du pouls haché d'un purificateur d'air dont le voyant bleu rythmait l'atrophie des fréquences environnantes. En 2024, le silence possédait une masse, une épaisseur aseptisée qui rappelait les zones d'ombre des vieux films, là où le grain de la pellicule semble grouiller de particules invisibles.

Elias était assis à son bureau, une surface de mélaminé dont le gris atone absorbait la lumière. Devant lui, trois moniteurs projetaient une lueur clinique, accentuant le creux de ses orbites. Son métier d'analyste consistait à trier le chaos, à transformer les velléités erratiques de la consommation en courbes de probabilités. Il était un cartographe du vide. Mais ce soir-là, l'entropie numérique l'avait épuisé. Ses yeux lui brûlaient, une douleur lancinante pulsant derrière ses globes oculaires au rythme des notifications qu'il laissait mourir sur son terminal professionnel.

C'est alors qu'il l'aperçut, au fond d'un tiroir encombré de racines sèches et de plastiques dégradés. Le vieil appareil gisait là, une brique d'aluminium et de verre noirci. Un smartphone de 2014. Elias le prit entre ses doigts. Le contact était différent de la froideur des objets contemporains ; c'était la froideur d'un fossile. Avec une précaution de chirurgien, il inséra un câble micro-USB dans le port encrassé et attendit que la vie revienne par perfusion électrique.

Dehors, la ville était une mer de néons ternes. On vivait dans l'après-coup, dans la résonance d'un choc que personne n'avait fini d'encaisser. Soudain, une vibration

sourde parcourut le bureau. Un logo apparut sur l'écran fissuré, suivi d'une interface d'un archaïsme touchant. Les icônes étaient bombées, luisantes, pleines de ce skuéomorphisme que le design moderne avait fini par rejeter au profit d'un plat absolu. Elias déverrouilla l'appareil. En 2014, on laissait encore les portes entrouvertes.

Il navigua parmi les applications mortes, des épitaphes numériques affichant des messages d'erreur. Puis, isolée sur le troisième écran d'accueil, il vit l'icône : un sablier stylisé dans un dégradé de bleu turquoise et d'orangé. \*Chronos-Beta\*. Le concept lui revint : une messagerie éphémère basée sur des bulles temporelles. Un gadget poétique pour une époque qui avait encore du temps à perdre.

« Connecté au serveur bêta-04 », indiqua une ligne de texte. Elias fronça les sourcils. Comment une telle machine pouvait-elle encore tourner dans un recoin obscur d'un data center décrépité ? Une faille dans la trame de l'obsolescence. Le clavier lui parut minuscule sous ses pouces. Il tapa, mû par une impulsion de solitude pure.

— Est-ce qu'il y a encore quelqu'un ici ? Le monde est devenu très silencieux. On a perdu la couleur.

Il appuya sur « Envoyer ». Le sablier tourna. Une notification système s'afficha : « Message envoyé dans le fuseau horaire inexistant. » Elias laissa échapper un rire étouffé. Pour lui, ce soir-là, cela sonnait comme une destination géographique. Il posa le téléphone à côté de son clavier de 2024. Le contraste était violent. Son équipement actuel était mat, noir, conçu pour disparaître. Le téléphone de 2014, avec sa lumière trop chaude, semblait viscéral.

L'écran s'alluma brusquement. Le son qui en sortit fut un choc : une mélodie cristalline, un accord majeur, presque impertinent.

« Nouvelle réponse reçue. »

Elias saisit l'appareil, les mains tremblantes. Une bulle d'un bleu incandescent s'affichait sur l'écran.

— Bonjour l'inconnu du futur. Ta mélancolie fait peur, mais la couleur est bien là. Je viens de finir de restaurer un cadre du XVIIe et j'ai encore du bleu de lapis-lazuli sur les doigts. C'est magnifique. Pourquoi dis-tu que c'est silencieux ? Il y a un concert de jazz en bas et ça hurle de rire jusqu'au troisième.

L'horodatage indiquait : 14 Mai 2014, 22:42. Elias regarda son propre ordinateur : 14 Mai 2024, 22:44. Un décalage de dix ans. À la minute près. Ce n'était pas le langage d'un algorithme. C'était une voix humaine, granuleuse, pleine de cette confiance séminale qui caractérisait les années 2010. L'utilisateur se nommait \*Clara\_R\*.

Il tapa une réponse, l'urgence au bout des doigts.

— Clara ? On est en mai 2024 ici. Ton application est morte depuis une éternité. Comment tu peux lire ça ?

— 2024 ? C'est une drôle de drague. Désolée, je suis bien mercredi, et il fait une chaleur de bête à Paris. Dis-moi, on a enfin les voitures volantes ou on porte tous des pyjamas en argent ?

Elias sentit un froid spectral l'envahir. Elle ne savait rien. Rien de l'épidémie, de l'effondrement social, du mutisme des rues. Elle vivait dans l'immédiateté d'un sentiment qu'il avait enterré sous des couches de données. Il regarda sa cuisine fonctionnelle, son purificateur d'air, sa prison de verre. Une brèche s'ouvrait vers un passé plus réel que son présent.

— Il n'y a pas de voitures volantes, Clara. Et le monde est moins brillant que tu ne l'imagines. Mais s'il te plaît... parle-moi de ton bleu. J'ai oublié à quoi ressemble une

couleur qui n'est pas émise par un pixel.

— Le bleu de lapis-lazuli... Ce n'est pas juste une couleur, Elias. C'est de la pierre broyée. Si tu la regardes à la loupe, tu vois des éclats de pyrite, des étoiles piégées dans un ciel liquide. Ce n'est pas de la lumière, c'est de la matière. Mon atelier sent la térébenthine et le bois vieux. Viens respirer, ça te changera.

Il ferma les yeux. Les mots de Clara agissaient comme des vecteurs de réalité augmentée. Il pouvait presque sentir l'âcreté de la térébenthine. Elle l'invitait à respirer alors qu'il vivait dans un monde où l'air était devenu une denrée monitorée.

— La matière est un luxe qu'on a troqué contre la vitesse, Clara. Ton lapis-lazuli ne pardonne pas. Il reste. Ici, tout peut être annulé. Dis-moi... quel jour exactement ? Est-ce que les gens se regardent encore dans les yeux ?

— On est le 14 mai. Il fait un temps insupportable de beauté. On est tous accros à nos écrans, ne crois pas qu'on soit des sauvages, mais on se regarde encore. Surtout après trop de vin blanc en terrasse. Pourquoi ces questions ? On dirait que tu parles depuis un puits. Tu es où ?

Elias activa une recherche mentale via son interface neuronale. Le 14 mai 2014. Une journée ordinaire. Mais ses archives indiquaient un pic de précipitations à 21h42. Une cellule orageuse isolée.

— Ça va commencer, murmura-t-il.

Il regarda l'heure sur le téléphone. 21h41 en 2014.

— Clara, fais attention. Le pot de géraniums sur ton rebord, à droite. Le vent va se lever. Recule.

Il envoya le message. Un silence numérique s'ensuivit. Puis :

— Comment tu as su ? C'est arrivé pile au moment où je lisais. Le pot a basculé, il s'est fracassé. Si je n'avais pas bougé pour prendre le téléphone, j'aurais pris le verre. Elias... c'est quoi ce tour de magie ? Tu vois le vent arriver ?

Elias resta immobile devant sa baie vitrée. En 2024, le ciel était d'un gris plat, une voûte de béton immatériel. Mais dans le creux de sa main, il sentait le tonnerre de 2014 gronder. Il venait d'infléchir un micro-détail du passé. La donnée froide de sa colonne de néon bleu venait de rencontrer l'effroi de terre cuite de Clara.

— Ce n'est pas de la magie, écrivit-il. C'est juste que je t'écoute très attentivement. Raconte-moi encore. Ne me laisse pas dans le silence. Raconte-moi le bruit de la pluie sur ton toit.

Il se rassit par terre, le dos contre le métal froid de son bureau, le téléphone sous perfusion électrique. Il n'y avait plus que lui, Clara, et ce fil ténu. Le bruit de fond de 2024 — ce sifflement électrique — s'atténuait. Elias attendit que le sablier de 2014 lui ramène un peu de vie dans le vide de son appartement, tandis que le premier craquement du tonnerre résonnait, dix ans trop tard, dans sa solitude numérique.

# Chapitre 2

## L'Instant Zéro

L'ocre jaune opposait au couteau une élasticité de muscle, une onctuosité de beurre froid qui céda peu à peu sous la pression millimétrée de son poignet. Dans le silence de l'atelier — un silence de vernis qui pose — seul le frottement du métal sur le bois de la palette scandait l'écoulement de cet après-midi de novembre 2014. Clara ne regardait pas l'heure. À vingt-quatre ans, elle possédait encore cette arrogance magnifique de croire que le temps était une nappe phréatique dont elle ne verrait jamais le fond.

La lumière qui tombait de la verrière avait l'épaisseur des souvenirs ; elle semblait suspendre les poussières dans une clarté généreuse. C'était l'esthétique de son époque : une chaleur argentique qui rendait chaque instantané digne d'être immortalisé. Sur le chevalet, une marine du XIXe siècle attendait sa résurrection. Clara, armée d'un scalpel et de solvants dont l'odeur d'éther lui servait de parfum quotidien, s'appliquait à retirer la crasse des siècles. C'était son métier : soigner le passé, en effacer les outrages pour rendre à l'image son premier souffle.

Le téléphone émit un vibrement bref. Pas le bourdonnement familier d'un SMS, mais un spasme sourd qui fit pivoter l'appareil sur le tabouret. Clara ne bougea pas immédiatement, occupée à dégager un petit voilier pris dans une tempête de pigments assombris. Elle attendit que la vibration cesse, puis retira ses gants. L'écran s'alluma. Au centre, une notification : \*Chronos-Beta\*.

Elle se souvint vaguement l'avoir téléchargée lors d'une soirée. Le message affiché était d'une simplicité déroutante :

\*« Il fait encore beau en 2014 ? »\*

Clara fronça les sourcils. Elle imagina une plaisanterie de Thomas, son ami ingénieur. Elle tapa sa réponse avec la rapidité désinvolte de sa génération.

— \*Thomas, c'est toi ? Si c'est pour tester ton appli, sache que je bosse. D'où tu sors ce fuseau horaire farfelu ?\*

La réponse fut instantanée. Trop vite pour être humaine.

\*« Je ne suis pas Thomas. Et ce n'est pas un fuseau horaire. C'est une faille. »\*

Clara eut un rire nerveux et s'approcha de la fenêtre. Dehors, Paris s'étalait dans la douceur de l'automne. Les passants marchaient sans masque, leurs visages tournés vers le soleil. Tout était stable. Elle reprit son téléphone.

\*« Je m'appelle Elias. Je suis analyste de données. Et si je te disais d'où je t'écris, tu penserais que c'est une erreur de code. Je t'écris depuis 2024. »\*

Clara fixa le petit trait vertical qui clignotait sur l'écran.

— \*C'est très élaboré. Mais si tu es vraiment en 2024, donne-moi une preuve. Quelque chose que seul l'avenir sait.\*

Le téléphone vibra.

\*« Dans trois minutes, une Peugeot 206 blanche va griller le feu en bas de ta rue. Elle va percuter une camionnette de livraison. Personne ne sera blessé gravement, mais le bruit du choc te fera sursauter. La camionnette transporte des fleurs. Le pavé sera jonché de lys blancs broyés. »\*

Clara se colla contre la vitre. Elle compta les secondes. Une minute passa. Deux

minutes. Une Peugeot 206 blanche apparut au loin. Elle roulait trop vite.

Le choc fut brutal. Un fracas de tôle froissée et de verre brisé déchira la tranquillité de l'après-midi. La porte arrière de la camionnette s'ouvrit lentement sous l'impact. Un amas de tiges vertes et de corolles blanches se déversa sur le goudron. Des centaines de lys blancs se répandaient dans le caniveau, maculés par l'huile de moteur.

Clara sentit ses jambes se dérober. Elle ne tomba pas ; elle fut déposée au sol par le poids soudain de l'air. Elle ne regardait plus la rue, mais le plafond de son atelier, ces poutres sombres qui lui semblaient soudainement étrangères. L'odeur des lys montait jusqu'à elle comme un parfum de funérailles. Le téléphone vibra à nouveau. Elle n'osait plus regarder.

\*« Est-ce que tu me crois, maintenant ? »\*

— \*Qui es-tu, Elias ? Et pourquoi moi ?\*

\*« Je suis l'homme qui sait comment ton histoire se termine, Clara. J'ai besoin de savoir si tu es encore capable d'être heureuse sans savoir ce que je sais. Ici, en 2024, tout est devenu granuleux. Le silence est une ressource rare. Nous habitons des boîtes de verre où nous crions pour être entendus par des algorithmes qui nous répondent avec nos propres voix. »\*

Un frisson violent parcourut l'échine de la jeune femme. Elle se sentit soudainement dépossédée de son propre présent, observée comme une archive.

— \*Est-ce que je suis heureuse, Elias ?\*

\*« Tu es vivante, Clara. C'est plus que ce que la plupart d'entre nous peuvent dire ici. Je suis allé voir le tableau sur lequel tu travailles, au Musée de la Marine. Une note mentionne ta restauration de 2014. Ils disent que c'est ce travail qui a révélé la véritable force de l'œuvre. Ne cherche pas à lisser les vagues. C'est dans le chaos de

l'eau que le peintre a mis toute son âme. »\*

Clara se leva, s'approcha de la toile et saisit son pinceau. Elle ne chercha plus à atténuer les éclats d'écume qu'elle jugeait trop agressifs. Au contraire, d'un geste décidé, elle écrasa une pointe de jaune sur la crête de la vague la plus haute. Elle peignit l'écume en un éclat solaire, une trace de feu au milieu de la tempête. Si elle devait être une donnée, elle serait une donnée de lumière.

Elle ne répondit pas au dernier message. Elle se contenta de peindre avec une fureur nouvelle, saturant la toile de cette clarté que 2024 semblait avoir perdue. Dans l'ombre grandissante de l'atelier, le dialogue continuait sans mots, tissant un lien de code et de mélancolie entre deux solitudes. Clara restaura le tableau avec cette insolence chromatique, signant son existence dans la matière même de la peinture, tandis que de l'autre côté de l'abîme, un homme contemplait ce signal de jaune pur qui venait enfin percer la grisaille de son temps.

# Chapitre 3

## Échos Synchrones

L'appartement de la rue de Crussol n'était plus seulement un logement ; c'était une archive sédimentaire. En cet après-midi de novembre 2024, la lumière qui filtrait à travers les vitres présentait une clarté délavée, comme si le jour lui-même s'excusait d'exister. Elias était assis à la table de chêne massif, celle dont le vernis s'écaillait par plaques, révélant le bois nu, comme une peau qui renonce. Sous ses doigts, la surface était froide. En 2024, le silence ne reposait plus l'oreille ; il la harcelait d'un bourdonnement de serveurs lointains, un bruit de fond électrique qui semblait sourdre des murs.

Il déverrouilla l'écran de son téléphone. L'interface de Chronos-Beta apparut, archaïque, presque déplacée. Le vert phosphorescent du curseur clignotait avec une régularité de métronome. À quelques kilomètres de là, mais séparée par un gouffre de trois mille six cent cinquante-deux jours, Clara posait son pinceau.

En 2014, la lumière de la rue de Crussol était de l'or liquide. Elle baignait l'atelier de restauration d'une chaleur ambrée, faisant danser les grains de poussière comme des micro-organismes dans une mer de miel. Clara ne connaissait pas encore la saturation numérique. Elle tapa, ses doigts effleurant le verre avec une agilité rieuse :  
« Je suis assise près de la fenêtre. Le soleil tape si fort sur le bois de la table que je pourrais presque jeter mon gilet. On dirait que le temps s'est arrêté, Elias. Tout est immobile, sauf la poussière. »

Elias reçut le message avec le décalage habituel, ce petit hoquet du code qui fracturait la chronologie. Il lut la description et un vertige tactile le saisit, une soudaine porosité de la chair. Il baissa les yeux sur ses propres mains, posées sur le même bois.

« Quelle table, Clara ? » demanda-t-il, le souffle court, traqué par l'évidence.

« La grande table de chêne. Celle qui a une brûlure en forme de croissant de lune sur le coin gauche. Pourquoi ? »

Elias ne répondit pas. Il déplaça lentement sa main gauche. Là, sous la pulpe de son index, il sentit le relief. Le croissant de lune. Le bois noirci, désormais lisse à force d'avoir été touché. En 2024, la marque était une cicatrice ancienne, presque effacée, mais indubitable. Il leva les yeux vers le radiateur sous la fenêtre. Il n'émettait plus de chaleur, mais il se souvenait de son bruit.

« Le radiateur claque toujours ? » demanda-t-il.

« Oui, une arythmie de fonte toutes les trois minutes. On dirait qu'il essaie de me dire quelque chose. »

Elias ferma les yeux. Il était ancré dans le bois, lié à elle par la fibre morte de l'arbre.  
« Je suis à cette table, Clara. Regarde par la fenêtre. Que vois-tu ? »

Il y eut une pause. Elias imaginait Clara se levant, la fluidité de ses mouvements de vingt-quatre ans, clouée dans un présent qui ne se doutait pas de sa propre finitude.

« Je vois le boulanger d'en face, Monsieur Mercier. Il installe ses stores rouges. Et le grand tilleul au coin de la rue est d'un vert presque violent. »

Le contraste le frappa comme une gifle physique. En 2024, la boulangerie Mercier n'existait plus ; elle avait été remplacée par un centre de collecte de données automatisé, une vitrine sombre derrière laquelle clignotaient des diodes.

« Le tilleul est mort, Clara. Il a été abattu en 2021. Et à la place de ta boulangerie, il y a une boîte noire. »

Un silence s'installa. L'homme dépouillé qu'il était devenu n'avait pas les mots pour adoucir la violence de cette synchronie.

« C'est impossible », écrivit-elle enfin. « Je touche le bois. Il est chaud. »  
« Va vers le mur du fond, Clara. Près de l'angle. Prends un fusain. Fais une marque.  
Une petite croix, tout en bas, près de la plinthe. »

Il attendit. En 2014, Clara s'exécuta, écrasant la mine de carbone contre le plâtre. Elle marchait dans un couloir dont il voyait déjà la porte de sortie. Elias, en 2024, s'agenouilla à son tour. Il gratta la peinture gris perle avec la lame d'un canif. Sous les écailles sèches, un relief apparut. Une trace noire, organique. La croix.

« Je la vois », murmura-t-il pour lui-même avant de taper : « Je touche ta marque, Clara. »

L'indice de divergence sur l'écran passa brusquement à 0,004 %. Un avertissement violet signala une décohérence temporelle. Elias comprit que chaque action délibérée fracturait davantage le lien. Il ne fallait plus seulement toucher ou marquer, il fallait basculer dans l'abstraction.

« Elias, il y a une étoile plus brillante que les autres, juste au-dessus du clocher de l'église. Tu la vois ? »

Il se tourna vers sa fenêtre scellée. En 2024, le clocher était masqué par une tour de bureaux en verre fumé. Le ciel n'était qu'un dôme de pourpre sombre où aucune étoile ne perçait.

« Je vois l'étoile, Clara », mentit-il pour maintenir le pont. « Elle brille comme un diamant sur du velours. »

À cet instant, la frontière devint une membrane poreuse. Elias pouvait presque sentir l'odeur de la térébenthine flotter dans son studio aseptisé. Il imaginait la chaleur du soleil de 2014 irradiant à travers l'écran. Ils occupaient le même point géométrique, mais leurs mondes se tournaient le dos.

« Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? » demanda Clara.

« On continue à se parler. Décris-moi ton monde avant qu'il ne devienne gris. »

L'écran scintilla. Des lignes de code traversèrent l'interface. Le blanc envahit l'espace, une clarté de supernova qui effaça les messages. Elias retira sa main de la vitre. Une trace de buée y restait — l'unique stigmaté d'une décennie abolie. Il la regarda s'évaporer, laissant le verre parfaitement nu, parfaitement vide. Dehors, 2024 reprit son cours, sans roses et sans étoiles.

# Chapitre 4

## La Preuve par l'Ombre

L'obscurité d'Elias était une sédimentation de strates grisâtres, un dégradé allant du plomb au bitume, haché par le clignotement anémique des diodes de son serveur. En 2024, le temps avait perdu sa substance. Le monde était une trame délavée, passée trop de fois au lavage. Sur son écran, la fenêtre de Chronos-Beta flottait, cicatrice numérique rouverte par une arythmie qui court-circuitait sa respiration.

Le plastique lui rendit un froid inerte. Ses phalanges martelaient le vide, une fluidité de fantôme dans la machine. Dans l'autre fuseau, à dix ans de distance, Clara attendait. Il percevait, par-delà la distorsion du réseau, une chaleur de térébenthine et d'huile de lin, une atmosphère solide, palpable, où le soleil n'avait pas encore appris à brûler.

— « Clara, regarde par la fenêtre de ton atelier. Dis-moi ce que tu vois. »

La réponse mit plusieurs secondes à s'afficher, prisonnière du sas de décompression entre deux époques.

— « Je vois le ciel, Elias. Un bleu d'une insolence totale. Pourquoi refuses-tu toujours de m'envoyer une photo ? »

Elias esquissa un sourire amer. Ses yeux étaient brûlés par les halos bleutés de son terminal. Il ne pouvait pas lui dire que ses photos n'étaient que des agrégats de pixels gris, des preuves d'un monde sans relief.

— « Écoute-moi. Dans huit minutes, ton ciel va changer. Ce bleu virera au

vert-de-gris des vieux cuivres. Une averse s'abattra sur la rue des Martyrs, avec une odeur d'ozone et de poussière mouillée. À l'angle de la boulangerie, un camion de livraison calera. Le chauffeur, une silhouette à la casquette rouge, glissera sur le pavé gras. Son chargement de tournesols se déversera dans le caniveau. Tu verras du jaune éclater dans l'eau sale. Et au milieu de ce chaos, une femme en robe jaune passera en courant. Elle sera la seule tache de lumière qui compte. »

En 2014, Clara Archer laissa échapper un rire qui s'éteignit dans le silence de son atelier. L'air était lourd, imprégné de pigments cobalt et de résine de sandaraque. Elle fixa son téléphone. Ce type était un fou ou un oracle. Elle ouvrit le battant de bois. Le tumulte de Paris monta jusqu'à elle, une symphonie de terrasses et de froissements de papier. 16h45.

Le soleil, arrogant un instant plus tôt, perdit soudain sa fréquence. Une ombre immense dévora les toits en zinc. Le bleu se déchira en dentelles brûlées. La température chuta, de ces dix degrés qui font regretter l'insouciance. 16h50.

Le camion blanc vira au coin de la rue, hoqueta, et s'immobilisa dans un râle agonisant. L'homme à la casquette rouge descendit, glissa, tomba. Les portes arrière s'ouvrirent sous la pression du chargement. Une cascade de tournesols inonda le ruisseau bouillonnant. Le jaune criard, violent, se mêla à l'eau de pluie grisâtre. Et alors, la femme en robe jaune surgit, courant contre le déluge, un éclat de chrome traversant le bitume.

Clara recula, le souffle coupé. Ses mains tremblaient sur son clavier.

— « Elias ? Les fleurs... la robe... comment peux-tu savoir ? »

En 2024, Elias lut le message sans aucune sensation de victoire. Il savait tout d'elle. Il avait consulté les archives numérisées, les "faits divers de l'été 2014", et même les registres civils. Il connaissait l'existence de Marc, cet homme qui lui briserait le cœur

en 2017. Il savait que le tableau qu'elle restaurait en ce moment finirait dans un musée dont il arpenterait les couloirs vides. Il était le geôlier de son futur, mais il choisit le silence. La tragédie de sa connaissance devait rester son seul fardeau.

— « Je sais parce que je regarde derrière moi, Clara. Pour toi, c'est le présent. Pour moi, c'est une erreur de compilation dans la trame du réel. Je vis dans les décombres de tes lendemains. »

— « C'est impossible, répondit-elle. Tu es un hacker ? Une expérience ? »

— « L'absurde est notre seule patrie. Tu vis encore dans un monde où les mots ont un poids de chair. Ici, tout est spectre. Tu es la dernière chose encore en couleur dans mes archives. J'ai vu ton travail fini. J'ai vu la trace de tes doigts dans le vernis de la toile. Je n'ai jamais été aussi seul qu'en te parlant. »

Le silence retomba sur les deux Paris. À Paris, en 2014, l'orage se calmait, laissant une ville lavée, étincelante. À Paris, en 2024, Elias fixait son ciel permanent, une brume de mélancolie qui ne se levait jamais.

— « Elias ? Raconte-moi... raconte-moi ce que tu ressens quand tu vois mon tableau. Dis-moi si j'ai réussi à sauver les verts. »

Il ferma les yeux, visualisant la toile dans l'azote constant de la zone de conservation.

— « Ils sont devenus une forêt sous-marine, Clara. Une vibration. Tu as capturé une lumière qui n'existe plus ici. »

Clara s'approcha de la fenêtre. Elle pensa à la trace physique dont il parlait. Elle voulait laisser une marque, une balise pour cet homme perdu dans le gris. Avec son index, elle dessina un cercle parfait dans la buée de la vitre.

— « Je viens de dessiner un cercle sur ma fenêtre, Elias. Rue des Martyrs, numéro 42. Dis-moi. Dans ton monde de silence, reste-t-il une trace ? Le verre a-t-il gardé la mémoire de mon geste ? »

Elias se leva. Il enfila son manteau et descendit dans la nuit granuleuse de 2024. Il marcha jusqu'au numéro 42. Le bâtiment était une ruche de serveurs automatisés. Les fenêtres d'origine avaient été remplacées par du double vitrage renforcé, opaque, impersonnel. Il leva les yeux vers le troisième étage. Il n'y avait rien. Le temps avait tout dévoré : la buée, le verre, et la peau de Clara.

Il sortit son terminal. Ses doigts hésitèrent, puis il tapa le mensonge le plus charitable de son existence.

— « Le cercle est là, Clara. Je le vois. Il brille comme une étoile dans la pénombre. »

# Chapitre 5

## L'Intimité Asymétrique

En cet octobre 2024, l'obscurité de l'appartement du quai de Valmy avait la densité du plomb. C'était une ombre saturée de poussière, que seul le faisceau bleu du moniteur parvenait à scalper. Elias ne bougeait plus, les doigts posés à plat sur son bureau en contreplaqué froid. Dehors, Paris n'était plus qu'une succession de gris organiques et de signaux de sécurité, une esthétique de fin de règne où chaque passant dérivait comme une île. Elias, lui, était une épave. Analyste de données pour une firme dont il ne comprenait plus l'utilité, il passait ses journées à déchiffrer des trajectoires invisibles. Mais rien n'était aussi réel que la petite fenêtre de dialogue s'ouvrant sur son vieux smartphone de récupération, un appareil qu'il gardait comme un talisman, seul capable de faire tourner l'agonisante application Chronos-Beta.

Le curseur clignotait. Un battement de cœur électronique. À l'autre bout de cette faille, en 2014, Clara venait d'allumer sa lampe d'architecte. Elias imaginait l'or de la lumière filtrer à travers les verrières de son atelier du onzième arrondissement. En 2014, le monde possédait encore cette patine chaude, cet optimisme d'avant les grandes ruptures.

Une notification apparut.

Clara (17:42 - 12 Octobre 2014) : « Je gratte cette marquise depuis ce matin. C'est fou ce qu'on peut cacher sous du vernis jauni. J'ai l'impression que le ciel de la toile était prisonnier. En retirant les couches, j'ai eu la sensation de te chercher, Elias. Comme si tu attendais là, sous la crasse. »

Elias laissa ses doigts planer sur les touches. Pour elle, il n'était qu'un correspondant

lointain, victime d'un fuseau horaire exotique. Elle ne soupçonnait pas que le décalage se comptait en décennies. Il songea au vernis. En cherchant à la rejoindre à travers les réseaux de 2024, il était en train de décaper leur relation au risque d'abîmer la toile. Il jeta un œil par la fenêtre. En bas, le café où les gens se touchaient l'épaule en 2014 avait disparu, remplacé par un centre de distribution automatisé.

Elias (19:42 - 12 Octobre 2024) : « Le vernis est une protection qui finit par devenir une cellule. On croit préserver la couleur, on ne fait que l'étouffer. Parle-moi de ton ciel. Est-il bleu ? Vraiment ? »

Il connaissait la suite. Il savait que le monde de 2015 allait basculer, que le climat s'emballerait et que le silence des confinements briserait les idéalistes.

Clara (17:45 - 12 Octobre 2014) : « Il est d'un bleu indécent. Je suis sortie prendre un café tout à l'heure, il y avait une telle foule sur le trottoir. Les gens riaient. J'ai eu cette sensation fugitive que nous étions au sommet de quelque chose. Une sorte d'été infini. »

Elias ferma les yeux. La description était clinique. Elle décrivait un monde enterré sous des couches de survie. Une impulsion le saisit, une de ces habitudes de prédateur que son métier rendait trop faciles. Il ouvrit un second onglet sur son moniteur principal : le terminal de recherche relié aux archives d'État. Il possédait sa date de naissance : un anniversaire fêté sous les tilleuls d'un parc, un soir d'août.

Il lui suffirait de taper son nom. Clara Vasseur.

Il pourrait savoir si elle avait survécu, si elle habitait encore Paris, ou voir son visage vieilli de dix ans sur un profil social résiduel. Ses doigts survolèrent le clavier. Le C, le L, le A. Son cœur battait avec une arythmie sourde. C'était une violation de leur sanctuaire. S'il la cherchait ici, elle deviendrait une donnée, une ligne dans un tableur. Il effaça les lettres une à une. Pas encore.

Elias (19:50 - 12 Octobre 2024) : « Profite de la foule, Clara. Ne te moque pas de leur rire. Ne pense pas que c'est acquis. Ici, le silence est devenu une règle de politesse. Ton "été infini"... garde-le bien précieusement. Mets-le dans une boîte. »

Clara (17:52 - 12 Octobre 2014) : « Tu parles comme un exilé. Ton temps semble plus lourd que le mien. Est-ce qu'il pleut chez toi ? »

Elias regarda enfin dehors. Une pluie fine, chargée de particules, tombait sur les quais déserts. Les reflets des lampadaires dessinaient des flaques d'un blanc clinique.

Elias (19:54 - 12 Octobre 2024) : « Il pleut. Mais ce n'est pas une pluie qui lave. C'est une pluie qui recouvre. Dis-moi quelque chose de trivial. Le titre de la chanson à la radio ? »

Clara (17:57 - 12 Octobre 2014) : « "Interstellar" vient de sortir au ciné, on dit que c'est un film sur l'amour qui traverse les dimensions. À la radio, c'est du Lana Del Rey. C'est langoureux et triste, comme tes messages. Tu as oublié comment c'est, la vie ordinaire ? »

Le rire d'Elias s'étrangla en un râle. Interstellar. Il se souvenait d'avoir vu le film dans un monde où l'on ne craignait pas de respirer l'air de ses voisins de siège.

Elias (20:01 - 12 Octobre 2024) : « On n'oublie pas, Clara. On range les souvenirs dans des tiroirs dont on perd les clés. Tes messages forcent les serrures. Dis-moi... es-tu heureuse ? »

Clara (18:05 - 12 Octobre 2014) : « Je suis en attente. J'ai l'impression que ma vie est une toile qui attend ses dernières couches pour prendre son sens. Parfois, j'ai peur que ça s'arrête. On dirait que tu me dis adieu à chaque message. »

Elias posa sa main sur l'écran, là où le nom de Clara apparaissait. La chaleur du moniteur était la seule chose physique qu'il pouvait partager. Il voulait lui crier de fuir, de se préparer au grand froid social. Mais la donnée était fragile. Leur liaison n'était qu'un bug dans un code obsolète. Il revint à la fenêtre de recherche. En tant qu'analyste, il détestait l'incertitude.

Il tapa finalement : CLARA VASSEUR - RESTAURATRICE D'ART - PARIS.  
Il pressa Entrée.

Le système moulina. Les registres défilèrent. Elias restait suspendu entre deux mondes, tandis que dans son esprit, le soleil de 2014 refusait de se coucher sur l'atelier.

Le résultat s'afficha : "Dernière adresse connue : Rue de l'Espérance. Statut : Inactif."

Le mot le frappa comme un poing. Inactif. Il ferma l'onglet d'un geste sec. Il ne creuserait pas davantage. Pas ce soir. Il préférait l'intimité d'un mensonge partagé à la froideur d'une vérité statistique. Pour quelques heures encore, elle était vivante, jeune, et pleine d'un avenir qu'il était le seul à pouvoir pleurer.

Elias (20:10 - 12 Octobre 2024) : « Je ne te dis pas adieu. Je te regarde vivre. Demain, regarde le ciel pour moi. Note chaque nuance. Je veux savoir si le bleu de 2014 est aussi pur que dans mes souvenirs. »

Dans l'atelier de 2014, Clara sourit. Elle rangea ses pinceaux, imaginant ce correspondant lointain. Elle ignorait que dans dix ans, un homme aux yeux fatigués fixait le même ciel qu'elle, mais n'y voyait plus les mêmes étoiles. Elias resta immobile, baigné par la lueur de l'écran, sentant chaque seconde comme une érosion. Un drone de livraison passa devant la lune, sa diode rouge clignotant comme un œil malveillant. L'intimité, même bâtie sur l'absence, était son dernier rempart contre le néant.

# Chapitre 6

## L'Archiviste du Futur

L'appartement d'Elias n'était pas une demeure, mais un réceptacle de grisaille. En cette année 2024, la lumière de Paris avait perdu sa capacité à rebondir sur les surfaces ; elle s'écrasait, délavée, sur le parquet de chêne dont les fibres paraissaient épuisées par les décennies. Le silence de 2024 avait une densité minérale, une compression de vide qui semblait exfiltrer l'oxygène de la pièce. Elias habitait ce vide comme on porte une tenue de deuil trop large, une fragrance de métal froid et de café rassis imprégnant l'air, propre aux intérieurs où la vie s'est déplacée presque intégralement derrière le verre des moniteurs.

Il s'immergea dans la luminance stérile du triptyque qui découpait son visage en facettes bleutées, là où Clara n'était plus qu'une fréquence isolée dans le bruit de fond du siècle. Elias était analyste de données, un métier consistant à extraire du sens du chaos, à isoler des motifs dans le signal d'une humanité saturée. Mais ce soir-là, le chaos n'était pas dans les tableurs de la multinationale. Il vibrait dans la fenêtre de dialogue de Chronos-Beta, une relique de l'ère pré-algorithmique. Sur l'écran, le texte de Clara s'affichait avec cette police sans empattement, typique de l'optimisme naïf de 2014. Elle parlait de la lumière sur la Seine et d'un pigment de lapis-lazuli qu'elle venait de broyer pour la restauration d'un retable flamand.

— Tu ne réponds pas, Elias ? avait-elle écrit il y a quelques secondes pour elle, mais il y a dix ans pour le monde physique.

Elias ne répondit pas. Ses doigts restèrent suspendus au-dessus du clavier mécanique dont chaque touche pesait une tonne de plomb. Jusqu'ici, il s'était interdit de chercher Clara dans le futur, craignant qu'en observant son devenir, il ne brise le charme de

cette conversation hors du temps. Mais l'asymétrie de l'information est une torture lente. Il déplaça sa souris, curseur chirurgical glissant vers son outil d'archivage profond.

Il tapa son nom : Clara Valmont.

Le cliquetis du clavier résonna comme une salve d'exécution. Elias retint son souffle, profanateur de sépultures numériques vérifiant la réalité de la décomposition. Les premiers résultats apparurent, traces granuleuses de 2014 : des articles de blogs, des photos où elle souriait devant son atelier, le Studio Valmont, ses mains tachées de pigments. Elle y paraissait invincible.

Il fit défiler la page. 2015. Les métadonnées commençaient à se raréfier, comme une respiration qui se fait courte avant l'asphyxie. Elias affina sa recherche, croisant les registres d'assurance et les dépêches de presse locale. L'écran se figea une seconde, le processeur montant dans les aigus, une plainte électrique traduisant la résistance de la réalité elle-même. Puis, l'archive de presse apparut. Un titre sec, daté du 14 juin 2015.

Une ischémie soudaine vida ses membres de toute chaleur. Il ne sentait plus ses doigts, seulement le cliquetis du ventilateur qui pleurait à sa place.

« Incendie rue de Crussol : un atelier de restauration d'art ravagé par les flammes. »

Elias lut avec une précision de légiste. Le sinistre, provoqué par un court-circuit dans un vieux panneau électrique dissimulé derrière une tenture, avait pulvérisé le Studio Valmont. Les flammes n'avaient pas seulement dévoré le bois et les toiles ; elles avaient vaporisé les pigments, transformant le bleu en une fumée toxique. Clara avait survécu, mais les rapports mentionnaient des brûlures au deuxième degré profond sur les faces palmaires. Une atrophie musculaire irréversible.

Ses mains. Pour une restauratrice, c'était une condamnation à mort par procuration.

Elias recula son siège. Il occupait cette position terrifiante : celle de l'archiviste du futur contemplant la tragédie avant même que l'acteur n'ait reçu son scénario. Dans le fuseau horaire de Clara, nous étions en octobre 2014. Elle avait encore huit mois de lumière, huit mois de mains agiles. Elle ignorait que le 14 juin 2015 l'attendait comme un mur de béton au bout d'une route sombre.

Il retourna sur l'interface de Chronos-Beta. Le curseur clignotait, métronome d'une exécution annoncée. Un nouveau message apparut, son cristallin dans cet appartement saturé de bruits sourds.

Clara (2014) : « Je viens de finir de nettoyer le coin gauche de la Madone. Elias, sous le vernis jauni, il y a un Bleu de Prusse d'une intensité incroyable. On dirait que le ciel de l'époque est resté prisonnier de la peinture, attendant que je vienne le libérer. J'ai l'impression que rien de mal ne peut arriver quand on touche une telle beauté. Tu es toujours là ? »

Elias garda pour lui la vérité : en 2024, le bleu n'était plus un pigment, mais une température de couleur réglée sur le froid, la teinte de l'absence. Le contraste était insupportable entre la joie tactile de Clara et le rapport de police pixélisé. Il voyait les deux réalités se superposer : la jeune femme aux doigts tachés d'azur et le spectre de la femme de 2016, dont il avait trouvé la trace dans les registres de l'hôpital Saint-Luc : « Épisode dépressif majeur. Abandon de l'activité professionnelle. »

Il posa ses mains sur les touches. Il devait choisir : rester le spectateur impuissant ou devenir le pirate de son propre passé.

Elias (2024) : « Le Bleu de Prusse est instable, Clara. Sous la beauté, il y a une chimie qui peut devenir agressive. Ton océan est magnifique, mais n'y laisse pas tes mains trop longtemps. »

Clara (2014) : « Tu parles comme un fantôme qui essaie de prévenir les vivants d'un danger qu'ils ne voient pas. Est-ce que tu es un fantôme ? »

Le curseur clignotait. Un fantôme. Elias regarda ses propres mains, pâles sous la luminance des écrans. Il n'était effectivement plus tout à fait vivant, résidu de conscience flottant dans une mer de données froides. Il tenta un hack temporel, un message détourné pour forcer la vigilance.

Elias (2024) : « Clara, vérifie ton atelier. Pas les tableaux. Les murs. Les fils derrière la tenture de velours. L'endroit où l'énergie circule. Fais-le inspecter demain. Dis que tu as senti une odeur de brûlé. »

L'attente fut une éternité de latence. Elias sentit la sueur perler à ses tempes. Il venait de lancer une pierre dans un puits de dix ans. Puis, la réponse tomba, tranchante.

Clara (2014) : « Qui es-tu vraiment ? Comment peux-tu savoir qu'il y a eu un court-circuit dans l'entrée ce matin ? Je ne t'en ai pas parlé. »

Elias se figea. Le sang reflua de son visage. Le rapport d'incendie mentionnait juin 2015, mais nous n'étions qu'en octobre 2014. La tragédie avait-elle commencé plus tôt, ou son intervention avait-elle précipité l'événement ? Le paradoxe se présentait comme une nausée lente. Il réalisa qu'en tentant de devenir le sauveur, il était peut-être devenu l'étincelle.

Sous ses yeux, le rapport d'archive sur son écran de gauche sembla se brouiller. Les pixels s'agitèrent, se réorganisèrent en temps réel. Une ligne supplémentaire apparut dans le document de 2015 : « L'occupante aurait manifesté des inquiétudes précoces suite à des échanges non identifiés, précipitant une manipulation hasardeuse des installations. »

Il faisait partie de l'archive. Son intrusion de 2024 était déjà consignée dans le passé

qu'il tentait de modifier. Il n'était pas un dieu impuissant, mais un rouage piégé dans la machine. Soudain, une notification différente apparut sur Chronos-Beta. Un signal d'alerte, un clignotement rouge. Le code vacillait.

Système : CRITICAL\_ERROR - Buffer Overflow - Temporal Drift detected.  
Connection stability : 12%.

La faille se refermait. Le pont s'effondrait sous le poids de l'asymétrie.

Elias (2024) : « Clara ? Réponds-moi. »

L'interface devint d'un blanc immaculé. Puis, lettre après lettre, comme une écriture luttant contre une tempête :

Clara (2014) : « ...froid... Elias... le bleu... il change... je crois que j'ai peur... »

Le message s'interrompt. L'écran sature d'une luminance aveuglante avant de s'éteindre brutalement. Elias resta immobile dans l'obscurité totale de son appartement. Il n'y avait plus de bleu, plus de pigments, plus de pont. Il ne restait que le silence de 2024, une densité minérale qui l'écrasait contre son fauteuil ergonomique.

Il comprit que son rôle d'archiviste venait de s'achever. On ne sauve pas ceux qu'on aime du destin ; on ne fait que documenter leur disparition. Dehors, les drones de livraison survolaient Paris avec un bourdonnement de frelons mécaniques, et Elias, le regard perdu dans le noir, comprit que le bleu n'était plus qu'une température de couleur réglée sur le vide. Sa propre existence n'était plus qu'une donnée erronée dans un système qui avait fini par purger sa dernière erreur : l'espoir.

# Chapitre 7

## Le Premier Murmure

Elias habitait l'envers de son moniteur. Entre les murs délavés, la poussière ne prenait plus la couleur de la lumière, mais celle des pixels morts. Son appartement de 2024 n'était qu'une extension de l'interface, un espace sans relief où la lueur rance d'un Paris sous perfusion filtrait par les stores. Sur son bureau, le clavier mécanique émettait un cliquetis chirurgical, seul rythme encore audible dans le sépulcre de la pièce. Elias ne comptait plus les heures ; le temps s'était cristallisé dans les lignes de code de Chronos-Beta, ce vestige d'un réseau qui promettait encore des ponts plutôt que des miroirs sans tain.

Il fixait le curseur clignotant, ce battement électronique qui le reliait à Clara. Pour elle, nous étions en 2014. Une année saturée d'ocre jaune et de promesses non encore trahies. Elias posa ses mains sur les touches, mais ne sentit presque plus le relief du plastique sous ses phalanges. Ses doigts s'estompaient, devenaient granuleux.

« Clara, » tapa-t-il. « Ne vends pas l'étude de paysage à la Galerie Marchand cet après-midi. Ils ne voient que la valeur du cadre. Attends seize heures. Un homme entrera dans ton atelier. Il portera un manteau de laine bouillie, un peu trop grand pour lui, et il sentira le tabac froid. Ne lui parle pas de technique. Parle-lui de l'heure bleue. C'est lui qui sauvera ton mois. »

Le message disparut dans le néant des serveurs pour réapparaître dix ans plus tôt sur l'écran d'un téléphone chauffant dans la poche de Clara.

En 2014, Paris était une pellicule 35mm exposée au soleil. Dans son atelier de la rue de l'Espérance, Clara s'essuyait le front, laissant une traînée de pigment sur sa peau.

L'air vibrat d'odeurs de térébenthine, de bois ancien et de sueur. Elle sursauta quand l'appareil vibra entre un scalpel et un flacon d'huile de lin. Elle lut les mots d'Elias avec une fascination mêlée d'effroi. Elle ne lui demanda pas qui il était, ni comment il savait. Elle répondit simplement, la gorge nouée :

« Tes messages me font l'effet d'une main qui se pose sur ma nuque. C'est terrifiant, mais je ne veux pas que tu arrêtes. »

Elle décida de rester. À seize heures pile, la clochette de la porte tinta. L'homme au manteau de laine bouillie entra, apportant avec lui une note de tabac de pipe, entêtante et nostalgique. Clara s'approcha, respectant la consigne silencieuse. Elle parla de l'hésitation de la lumière, de ce moment où le jour s'éteint pour que les âmes rentrent chez elles. L'homme, les yeux humides, acheta l'œuvre pour le triple du prix espéré.

En 2024, Elias trônait sur un empire de données mortes, incapable de toucher la main qu'il guidait. Il observait la métadonnée se transformer. La trajectoire de Clara se stabilisait, sa trace historique devenait robuste. Mais à mesure qu'il polissait le passé, son présent s'effiloçait. L'intégrité du flux affichait désormais 71%. Sa propre main, sous la lumière du moniteur, devenait translucide, striée de bruit numérique. Il ne sentait plus le froid de la pièce, seulement l'odeur d'ozone et d'air filtré.

« Elias, » écrivit Clara, « je suis sur les quais. La Seine charrie une nuit d'encre et d'étain sous les ponts. On dirait que le monde a changé de densité. Je me sens protégée, comme si tu tenais un parapluie au-dessus de ma tête alors qu'il ne pleut même pas. »

Elias sourit, une expression qui sembla se briser en fragments de basse résolution sur son visage. Il savait ce qui suivrait. Il connaissait le triptyque flamand qu'elle allait bientôt recevoir, ce bois fragile qu'une erreur de solvant détruirait dans l'ancienne chronologie.

« Écoute-moi, » tapa-t-il avec une lenteur de mourant. « Le panneau de droite du triptyque flamand est malade. N'utilise pas de térébenthine. Mélange ton vernis avec de l'huile de noix. C'est ton chef-d'œuvre, Clara. Ne laisse pas la matière te trahir. »

L'alerte système vira au bordeaux. Paradoxe détecté. En sauvant l'œuvre, il effaçait la raison même de ses recherches futures. Les murs de son studio s'évaporaient, remplacés par un vide pneumatique. Sa tasse de café, ses livres, ses souvenirs de deuil, tout perdait sa substance. Elias n'était plus qu'une écoute, une fréquence s'amenuisant dans le crépuscule éternel de 2024.

« Pourquoi fais-tu ça ? » demanda-t-elle. « Je sens que tu t'éloignes. Chaque conseil que tu me donnes semble te coûter un morceau de ton ombre. »

Elias ferma les yeux. Il ne sentait plus ses jambes, ni le dossier de sa chaise. Il n'était plus qu'une pensée projetée contre un mur de pixels en surchauffe. Il puisa dans ce qui restait de sa mémoire sensorielle pour lui offrir un dernier ancrage.

« Je ne pars pas, » murmura-t-il, ses mots s'affichant avec peine sur l'interface mourante. « Je rejoins l'heure bleue. Celle que tu peins. Ne laisse jamais le gris gagner. »

Le silence de 2024 reprit ses droits, mais ce n'était plus un vide. C'était une matière compacte, un oubli volontaire. Sur l'écran, les caractères s'étiolèrent. Les phrases devinrent plus courtes.

L'intégrité tomba à zéro.

La lumière disparut.

Le texte s'arrêta.

Le silence.

# Chapitre 8

## La Dérive des Pixels

L'obscurité de l'appartement d'Elias n'était pas une absence de lumière, mais une sédimentation de grisures, une accumulation de poussière numérique déposée sur les angles vifs des meubles fonctionnels. Dans ce 2024 atone, chaque objet semblait avoir perdu sa substance au profit d'une existence purement utilitaire. Le monde s'était délavé, ne laissant derrière lui qu'une pellicule de réalité granuleuse. Elias, face à la luminescence stérile de son moniteur, sentait une fatigue ontologique peser sur ses paupières. Analyste de données habitué à déchiffrer le vide entre les chiffres, il lisait désormais le pouls d'un monde disparu à travers la faille de Chronos-Beta.

Il passa une main lasse sur son visage. Ses doigts effleurèrent la cicatrice ténue qui barrait son arcade sourcilière gauche, vestige d'une chute de vélo survenue en 2016. Mais ce matin, devant le miroir piqué de calcaire, il avait décelé un lissage anormal de la peau. La marque s'était estompée, comme un trait de crayon sur lequel on aurait passé une gomme malhabile. C'était le premier signal.

Sur l'écran, l'interface oscillait. Les messages envoyés par Clara, en 2014, apparaissaient par blocs, avec des micro-décalages de synchronisation. Parfois, un mot arrivait avant l'autre, créant des poèmes accidentels. Elias fixa le dernier message. Pour elle, il datait de quelques minutes. Pour lui, il émanait d'un tombeau vieux de dix ans.

« J'ai enfin trouvé le pigment bleu dont je te parlais. Un lapis-lazuli si pur qu'il semble aspirer la lumière. On dirait que le ciel de juin s'est cristallisé dans ce bocal. Tu es là, Elias ? Le réseau est étrange, l'écran grésille sous mes doigts. »

Dans son 2024 décharné, le texte s'affichait en un blanc chirurgical. Mais aux jointures des lettres, il voyait des résidus d'un jaune ambré, une chaleur chromatique qui n'appartenait pas à son époque. C'était le 2014 de Clara qui bavait sur son présent. Il se leva pour se servir un verre d'eau, mais s'arrêta devant l'étagère où trônait une figurine en bois, souvenir d'un voyage au Japon. Il se souvenait de l'avoir achetée avec une fêlure sur le socle, une imperfection qu'il aimait toucher du pouce. Le bois était désormais lisse. La faille avait disparu.

Ce n'était plus seulement sa mémoire qui vacillait ; la structure physique de son environnement se réorganisait autour des changements qu'il avait induits dans la vie de Clara. Chaque battement de cil qu'il rectifiait en 2014 agissait comme un scalpel dans la trame de sa propre biographie. En sauvant Clara d'une douleur mineure, il effaçait les marques qui le constituaient.

Le terminal émit un sifflement aigu, une distorsion magnétique qui déchira le silence. Les carrés lumineux de l'interface se détachèrent de leur axe, flottant comme des grains de pollen avant de se regrouper en amas chaotiques. Le bleu de son message se liquéfia, coulant vers le bas de l'écran en une traînée de cobalt numérique, tandis que le gris de 2024 tentait de le recouvrir telle une moisissure électronique.

Il tapa, avec une lenteur de condamné :

« Je suis là, Clara. Décris-moi ton atelier. Ne t'arrête pas. Décris-moi l'odeur. »

Il avait soif d'un ancrage sensoriel. Dans son monde, les odeurs étaient filtrées, étouffées par le plastique. Il avait besoin de l'huile de lin rance, du siccatif de Harlem, de la poussière de craie qui devait flotter dans l'air de Florence. La réponse tarda. Le curseur battait de façon irrégulière, comme une arythmie cardiaque.

« Ça sent la pierre humide et le bois échauffé par le soleil. Il y a une mouche qui tourne autour de la lampe, je peux entendre le brossage de ses ailes. Pourquoi ta voix semble-t-elle si lointaine ? Ta photo de profil... elle change. »

Elias cliqua sur l'icône. L'image subissait une métamorphose lente. Ses traits se floutaient, se recomposaient. Le visage de l'Elias de 2024 luttait contre une autre version de lui-même, celle qu'il aurait dû être si les événements n'avaient pas été altérés. Ses yeux passaient du marron au vert, son nez s'affinait. Il était un palimpseste vivant, une identité réécrite en temps réel par les algorithmes de la causalité.

Le danger n'était plus seulement pour Clara. En devenant son guide occulte, il dissolvait sa propre existence. Il était le sculpteur qui, à force de tailler dans le marbre du passé, finissait par amputer ses propres membres. Elias sentit une chaleur soudaine sur sa main. Un pixel errant, un petit carré de lumière dorée, s'était échappé de l'écran pour se poser sur son index. Il ressentit une véritable piqûre de soleil italien. La donnée était devenue chair.

Mais le système émettait maintenant un grondement sourd. Les cycles de calcul s'emballaient. On ne pouvait pas faire tenir l'éternité dans un logiciel de messagerie obsolète. Il se précipita sur son clavier.

« Clara, écoute-moi bien. Le code se brise. Ne change plus rien à tes journées. Ne m'écoute plus. »

À l'écran, ses mots furent traduits par l'instabilité en une bouillie visuelle : « Cl.ra, l'écume se brise. Le nord change... n'écoute plus le silence. »

De l'autre côté, à dix ans de distance, Clara semblait percevoir l'urgence.

« Elias, j'ai peur. Les couleurs de mon atelier changent. L'ombre de mon chevalet ne pointe plus vers le nord. Qu'est-ce que tu as fait ? »

La question était un couperet. Il avait voulu être le rempart contre sa solitude, mais il avait introduit l'entropie dans le seul sanctuaire restant : la mémoire. L'appartement

lui-même mutait. Le papier peint s'écaillait pour révéler des motifs qu'il n'avait jamais choisis dans cette version de sa vie.

Le cri d'une matière que l'on déchire satura la pièce. Elias vit des traînées de pixels noirs rayer l'image. Il comprit que la dérive n'était que le prélude à une dissolution vaste. Si la connexion rompait dans cet état, il ne saurait jamais dans quel présent il atterrirait. Sa main droite commença à se pixeliser. Les contours de ses phalanges n'étaient plus que des vecteurs incertains, une trame de carrés où la chair alternait avec le vide du logiciel. Ce n'était pas une douleur, mais une soustraction. Un effacement méthodique de sa densité.

Le dos de sa main n'était plus qu'un nuage de bruits statiques. Lorsqu'il tenta de refermer le poing, ses doigts traversèrent l'air sans rencontrer d'inertie. Sa propre anatomie devenait une suggestion visuelle. Il devait faire un choix : couper la connexion pour préserver les débris de sa réalité, ou plonger dans la faille pour stabiliser l'existence de Clara.

Il ne lutta plus. Il commença à taper frénétiquement, transférant ses souvenirs d'enfance, ses peurs, la texture de sa vie de 2024, pour que cette masse d'informations serve de ballast au monde chancelant de 2014. L'appartement autour de lui s'estompa. Le sol n'était plus qu'une grille de coordonnées.

Pendant une seconde éternelle, les deux temporalités se superposèrent. Elias sentit l'odeur de la térébenthine tout en subissant le froid d'ozone de son bureau. Puis, l'aspiration fut totale. Il se laissa glisser dans le trou noir logé au cœur du code, acceptant la dissolution.

En 2014, Clara se redressa brusquement. Elle cligna des yeux, saisie d'un vertige qui venait de s'éteindre. Elle regarda son téléphone ; l'écran était noir, l'appareil tiède et inerte. Elle ressentit une mélancolie sans objet, comme si elle venait de perdre un ami dont elle n'arrivait plus à se rappeler le nom. Elle se leva et s'approcha de la fenêtre.

La lumière sur la Seine était dorée, d'une précision insupportable.

Elle ne se souvenait plus pourquoi elle avait eu peur. Elle se sentit légère, libérée d'un poids immense. Elle reprit ses pinceaux et s'approcha de la toile de la Madone. Elle mélangea son pigment de lapis-lazuli et l'appliqua dans le creux d'un drapé. Sous un certain angle, la couleur vibrait d'une fréquence impossible, un cobalt aux angles trop droits, une géométrie parfaite qui ne semblait pas absorber la lumière mais émettre son propre signal. L'art avait absorbé le sacrifice. Clara sourit, sans savoir pourquoi, et continua de peindre la lumière d'un présent qui, désormais, ne craignait plus l'avenir.

# Chapitre 9

## L'Hacker de Vie

Dans le silence de son appartement du onzième étage, Elias ne percevait plus le bourdonnement de la ville. Dehors, Paris se délitait en un linceul de grisaille numérique. Les débris urbains se noyaient sous une pluie fine qui échouait à laver la poussière incrustée au verre des fenêtres. Pour lui, le monde s'était réduit à la surface rétroéclairée de son moniteur, une fenêtre étroite ouverte sur un passé dont il était devenu le cartographe maniaque.

Sur son bureau, trois écrans saturaient la pièce d'un éclat cyanique, presque clinique. Le premier affichait l'interface rudimentaire de \*Chronos-Beta\*, cette application spectrale dont le code, truffé d'erreurs de jeunesse, servait de passerelle temporelle. Le second compilait des archives de 2014 : fils Twitter enterrés, coupures de presse, archives météo. Le troisième, le plus inquiétant, était une arborescence complexe qu'il avait lui-même tracée : la vie de Clara, décomposée en vecteurs de probabilités. Il ne se contentait plus de lui parler ; il l'étudiait comme une particule élémentaire dont il pouvait modifier la trajectoire.

Elias se redressa. Le grincement du cuir claqua comme une détonation dans le vide de la pièce. Ses yeux fixèrent une date clignotant en rouge : le 14 mai 2014. Dans l'écoulement linéaire du temps pour Clara, nous étions le 13 mai. Il lui restait moins de vingt-quatre heures avant l'incident. Selon un entrefilet archivé, un incendie électrique allait dévorer son atelier, consumant six mois de travail et brisant sa confiance pour des années.

Ses doigts survolèrent le clavier. Il devait être laconique.

« Clara, » tapa-t-il. « Demain soir, débranche tout. Établi, lampes, bouilloire. Un

pressentiment. Fais-moi confiance. »

Il pressa « Enter ». Le halo électrique de l'écran sembla palpiter. Elias posa sa paume contre la dalle de verre, cherchant une chaleur qui n'existait pas.

À l'autre bout du spectre, à dix ans de distance, le soleil de mai 2014 inondait l'atelier de Clara d'une lumière de miel liquide. L'air sentait la térébenthine et la poussière ancienne. Clara était penchée sur une marine flamande, un scalpel à la main. Elle s'interrompit, le souffle court, lorsque son téléphone vibra sur la table. Elle s'approcha et toucha la vitre de l'appareil, un geste qui, par-delà les décennies, répondait à celui d'Elias.

Elle lut le message. Ses sourcils se froncèrent. Elias avait souvent ces intuitions. La semaine précédente, il lui avait évité de rester bloquée dans le métro. Elle ressentit un frisson, une caresse glacée sur sa nuque malgré la chaleur. Elle tapa sa réponse : « Je vais t'obéir. Je n'ai pas envie de voir mes Flamands rôtir. Comment sais-tu tout ça ? Parfois, j'ai l'impression que tu lis dans le journal de demain. »

Elias reçut le message instantanément. Il ne sourit pas. Il rafraîchit la page des archives. Pendant de longues minutes, rien ne changea. Puis, brusquement, l'article sur l'incendie de l'atelier vacilla. L'écran fut pris d'une convulsion graphique, des lignes de pixels se brouillèrent, et l'entrefilet disparut. À sa place, une annonce banale pour un vide-grenier.

Il l'avait fait. Mais le prix se manifesta immédiatement. Un vertige le saisit. Il regarda autour de lui. Un vase qui trônait sur l'étagère — un souvenir de sa mère — s'était volatilisé. À sa place, un vide poussiéreux. La réalité de 2024 était une tapisserie dont il venait de tirer un fil.

Il devint accro. Chaque modification réussie lui procurait une décharge de puissance qui compensait le délabrement de son propre monde. Il ne se nourrissait plus que de

café froid et de la lumière des moniteurs.

« Le 22 juin, ne va pas courir au parc Montsouris. Reste chez toi. »

Clara répondit : « Tu recommences... Mais je t'écoute. C'est étrange, Elias. On dirait que ma vie devient plus lisse. Comme si quelqu'un avait poncé les angles vifs de mes journées. »

Elias ferma les yeux. \*Poncer les angles vifs.\* Il transformait son existence en une surface plane, sans cicatrices. Mais dans ses archives officielles, Clara cessait d'exister après 2016. Pas de décès, juste une évaporation numérique. Il devait forcer le tunnel, comprendre.

Il commença à fouiller sa vie sentimentale. Il identifia Marc, un architecte instable qui, dans la chronologie originale, allait briser son élan créatif. Elias infiltra les serveurs de 2014. Il modifia l'heure d'un vernissage sur l'invitation numérique de Clara, simula un retard de métro, injecta des interférences.

En 2014, Clara se sentait comme une œuvre d'art trop restaurée. On avait enlevé la patine, comblé les fissures. Elle se regarda dans le miroir. Elle ne voyait plus son reflet, elle voyait une netteté artificielle.

« Qui es-tu ? » murmura-t-elle à l'adresse de l'écran noir.

Elle tapa : « J'ai l'impression de vivre dans un film dont j'ai oublié le scénario. Tout est trop facile. Pourquoi je n'ai pas pu aller à cette exposition ? Pourquoi as-tu peur de ma peine ? »

Elias regarda ses mains. Elles semblaient devenir transparentes sous la froideur spectrale des écrans. Il comprit qu'en voulant la sauver du monde, il l'extrayait de l'humanité. Il se prépara pour le prochain grand drame : « Accident de voiture - Octobre 2014 ». Une collision, une jambe cassée, mais aussi une rencontre fondatrice avec une infirmière qui deviendrait sa seule amie.

S'il cliquait, il annulait le choc. Mais il effaçait l'amitié. Il effaçait la force qu'elle

tirerait de l'épreuve. Elias fixa le bouton « Exécuter ». La lueur azote de la pièce semblait l'asphyxier. Il imagina Clara au volant, la radio, l'odeur du vieux cuir. Le camion surgissant à droite.

« Je ne peux pas te tuer en voulant te garder vivante », murmura-t-il.

D'un geste brusque, il fit glisser le dossier de l'accident vers la corbeille. Il sélectionna tous les scripts d'intervention, toutes les corrections qu'il avait programmées.

\*Supprimer définitivement ces éléments ?\*

Il cliqua sur « Oui ».

Un vide immense s'installa dans sa poitrine, une décompression brutale. Il ne restait que la fenêtre de chat. Clara attendait. Elias posa ses mains sur le clavier, cherchant ses mots une dernière fois.

« Clara. L'œil que tu sens n'est pas celui du destin. C'est celui de la peur. On croit parfois que pour aimer, il faut construire un dôme de verre. Mais dessous, on finit par s'asphyxier. Demain, le monde va continuer de tourner. Il y aura des orages et des carrefours. Ne cherche pas à les éviter. C'est dans la cassure que la lumière entre. Ne sois pas une sainte, Clara. Sois vivante. »

Il ferma l'application. Il se leva et ouvrit la fenêtre de son appartement. L'air de 2024 était acide, chargé d'ozone, mais il était réel. Il n'était plus un parasite, mais un survivant. Dans l'obscurité, il ne vit plus de pixels. Il imagina une route la nuit, des phares qui approchaient, et une femme qui, malgré la peur, ne lâchait pas le volant. Il accepta la tragédie pour qu'elle puisse garder sa beauté. Il accepta d'être seul, pour que Clara puisse être entière.

# Chapitre 10

## Le Paradoxe de l'Artisan

L'atelier de Clara était un bocal de lumière ambrée où le temps semblait coaguler. Rue de Crussol, le soleil d'octobre découpait des parallélépipèdes de poussière d'or sur le parquet de chêne. L'air saturé de térébenthine et de cire de carnauba collait aux doigts comme une seconde peau. Penchée sur une marine du XVIIe siècle dont le vernis oxydé avait viré au jaune pisseux, Clara tenait son scalpel avec une rigueur monacale. L'outil ne coupait pas ; il interrogeait la peau du temps. Chaque éclat de résine arraché était une prière muette adressée au peintre oublié.

Elle posa son instrument. Ses doigts tremblaient. Elle sortit de son tablier un smartphone dont l'écran paraissait déjà démodé en cette année 2014. L'interface de Chronos-Beta, austère et sombre, l'attendait. Elle tapa, les pouces heurtant le verre : « Elias, arrête de me guider la main. J'ai l'impression de devenir un fantôme dans mon propre atelier. Hier, tu m'as écrit : "Fais confiance à l'ombre sous le nuage". Je l'ai fait. La voile que j'ai dégagée est d'un blanc de plomb éclatant. C'est trop parfait. Les experts parleront d'intuition, mais c'est une consigne. Où est le sillage de mon passage ? Où est ma maladresse ? »

À dix ans de là, dans un appartement du 11e arrondissement, Elias lut le message. 2024 n'était pas une ère de grisaille, mais une clarté sans ombre, un monde où le contraste avait été lissé par l'optimisation. Dehors, Paris glissait sans bruit, une métropole dont le relief avait été poli par la gestion des flux. Son écran incurvé diffusait une lumière blanche, totale, qui transformait son visage en un masque de spectre.

Elias savourait la latence, cet espace vide entre les décennies. Il connaissait le

catalogue de la vente de 2015 ; il savait que cette marine propulserait Clara au sommet. Il connaissait sa gloire, mais il réalisait qu'il était en train d'assassiner son art. En 2024, l'erreur était une anomalie système aussitôt corrigée. Il aurait voulu lui dire que la maladresse était le dernier luxe des vivants. Ses doigts sur le clavier produisirent un cliquetis d'orfèvre.

« Dans mon monde, Clara, on donnerait tout pour un instant d'incertitude. Ici, on scanne et on remplace. Il n'y a plus de peau, plus de craquelures. Quand je te regarde travailler à travers tes mots, je vois la dernière humaine. Si je te donne ces indications, c'est pour que tu gagnes du temps. Le temps est la seule chose que tu possèdes et que je n'ai plus. Ne cherche pas la faille dans le tableau. Le stigmaté, c'est moi qui l'incarne. »

Dans l'atelier de 2014, le téléphone vibra. Clara lut la réponse, les doigts tachés de bleu de Prusse. Il y avait dans les mots d'Elias une fatigue qu'elle ne comprenait pas. Pour elle, 2024 était une terre promise, pas ce désert de perfection qu'il décrivait. Elle se tourna vers la marine. La voile blanche semblait l'accuser. Elle se sentait comme une faussaire de sa propre existence.

Une pulsion de résistance lui traversa l'esprit. Juste à côté de la voile, une zone de glacié d'une fragilité extrême l'attendait. Elias n'avait rien dit sur cet endroit. Elle trempa un coton-tige dans de l'acétone pur. C'était un sacrilège, un geste d'autodestruction. Elle approcha le coton de la couche picturale. Elle cherchait l'accident, la cicatrice que même les données du futur ne pourraient prévoir.

Soudain, le quartier s'éteignit.

Un claquement sourd, puis le noir total. La panne de courant de la rue de Crussol, consignée dans les archives d'Elias, arrivait avec une ponctualité tragique. Clara resta immobile, le coton-tige suspendu dans l'obscurité. Dans ce vide soudain, elle comprit que son geste était désormais invisible, même pour l'homme du futur. Elle laissa

tomber le coton sur le parquet. Elle ne détruisit rien. Elle se contenta d'exister dans cette absence de regard.

Plus tard, Clara s'installa à la terrasse du Café de l'Époque. L'air de 2014 était saturé d'un optimisme qu'elle ne percevait pas encore, fait de fumée de tabac et de conversations hautes en couleur. Elle commanda un verre de vin rouge et ouvrit son carnet de croquis. Sans guide, sans exactitude, elle dessina les passants. Ses traits étaient vifs, raturés, pleins de rémanences et de scories. Elle dessinait l'ombre d'un réverbère, le mouvement flou d'un vélo. C'était cela, l'empreinte : le droit de rater son trait.

En 2024, Elias fixait son terminal. Il voyait la notification d'interruption de service due à la panne. Il imaginait Clara dans le noir. Il comprit alors que la perfection est une forme de mise à mort. Restaurer une vie, comme restaurer une toile, exigeait de respecter ses lacunes. Il ne chercha pas à savoir si elle avait commis l'irréparable sur la marine. Il ne consulta pas les archives pour vérifier l'état final de l'œuvre.

D'un geste lent, Elias sélectionna l'interface de Chronos-Beta. Il ne se contenta pas de fermer la session. Il initia la suppression définitive du protocole de liaison. L'acte de foi final était le plus puissant des vernis. Tandis que la barre de progression effaçait dix ans de dialogues, il sentit le poids de la solitude redevenir une matière noble, une texture humaine.

L'écran s'éteignit. Dans le silence lissé de son appartement, Elias ne vit plus que son propre reflet dans le verre noir. Quelque part dans le sillage des années, Clara était enfin libre de rater sa vie, et lui, de l'avoir aimée sans en posséder les vestiges.

# Chapitre 11

## L'Orage de 2015

L'obscurité de l'appartement d'Elias n'était plus qu'un Gris de Payne mélangé à du blanc de titane sale. Les nuages bas de 2024 emprisonnaient la lumière urbaine, teintant le ciel d'un mauve maladif qui ne parvenait plus à percer les vitres encrassées. Seul le ronronnement des serveurs et le cliquetis d'un radiateur fatigué rompaient le silence. Elias restait assis devant son terminal, le visage baigné par la lueur bleutée de l'interface de \*Chronos-Beta\*. Sur l'écran, les caractères défilaient avec une lenteur de sédimentation. Elias n'exhumait pas des données ; il dégageait des strates de vie. Chaque lettre tapée par Clara en 2014 franchissait la décennie sous forme de pixels granuleux, presque tactiles, comme si le code portait la poussière des années traversées.

Il possédait le calendrier de ses larmes futures, tandis qu'elle s'inquiétait du séchage d'un vernis. Sur son second moniteur, une date fixe restait imperturbable : 12 novembre 2015. Dans l'univers de Clara, l'incendie n'était encore qu'un silence en attente. Pour Elias, c'était une cicatrice déjà refermée qu'il s'apprêtait à rouvrir d'un clic.

Clara écrivait depuis une époque qui se croyait invincible. En 2014, les smartphones n'étaient pas des reliques, mais les sceptres d'une modernité arrogante. Elle parlait de pigments broyés, de la lumière d'octobre frappant les pierres de la Croix-Rousse, de l'odeur de térébenthine qui lui collait à la peau. Ses messages vibraient d'une certitude lumineuse, celle d'une jeunesse convaincue que le futur lui obéirait. Elias sentit le grain du bois synthétique sous ses paumes froides. Ses index survolaient les touches. Écrire était une profanation. Il l'avait déjà fait pour un dégât des eaux sans importance, sauvant quelques esquisses mineures. Mais ici, la masse noire et

électrique qui s'accumulait à l'horizon de son code pesait différemment. Avertir Clara, c'était détruire son présent radieux pour le transformer en une salle d'attente angoissée.

Le curseur pulsait. Un nouveau message apparut, fragmenté par l'instabilité du flux. « Elias ? Le réseau déraile. Mes messages traînent. Ici, la pluie donne envie de rester dans l'atelier avec un thé brûlant. J'ai fini la couche de protection sur le panneau central. On dirait que la sainte que je restaure me regarde avec pitié. C'est absurde, non ? Mais on dirait qu'elle sait quelque chose. »

Elias frissonna. La synchronicité des sentiments à travers le temps demeurait la forme la plus cruelle de torture. Il voyait sur son écran de contrôle la trace numérique de cette pluie de 2014. Pour lui, c'était une ligne de statistiques météo ; pour elle, c'était une sensation thermique, un moment de vie pur. L'asymétrie de l'information le brûlait. S'il l'avertissait du court-circuit qui ravagerait l'atelier voisin dans un an, elle sauverait ses mains, mais elle ne rencontrerait jamais ceux qui allaient l'aider à se reconstruire. Le futur était un sédiment fragile. Retirer la strate de la douleur risquait de faire s'écrouler tout l'édifice de ce qu'elle était devenue.

Pourtant, l'image des flammes de 2015 dévorant ses toiles et sa foi en la beauté revenait le hanter. Elias se concentra sur l'interface de \*Chronos-Beta\*. Le code source était une jungle de lignes obsolètes, des boucles temporelles accidentelles créées par des serveurs fantômes jamais débranchés dans un sous-sol de la Silicon Valley. Le pont vacillait. Une alerte rouge indiquait une perte de paquets. Le luxe du choix allait lui être retiré par une simple panne matérielle.

Ses doigts s'activèrent. Il ne chercha plus à jouer les archivistes prudents. Il devint l'intrus dans la chronologie d'autrui.

« La sainte a raison, Clara. Elle a toujours raison. »

Il n'y eut pas de coup de feu, pas de cri héroïque. L'envoi du message ressembla

plutôt à une fuite de gaz silencieuse, quelque chose d'invisible qui allait lentement empoisonner l'air de l'atelier lyonnais. Elias pressa la touche Entrée. Le message partit, s'infiltrant dans le passé comme un venin nécessaire. Il resta immobile dans l'appartement de 2024, regardant les points de progression disparaître. Il venait de rompre le pacte du silence.

Maintenant, il ne restait qu'à attendre que Clara baisse les yeux vers son écran, dans la chaleur ambrée de son atelier, et respire les premiers effluves de cette vérité qui, un an avant l'étincelle, commençait déjà à tout consumer.

# Chapitre 12

## La Collision des Temps

La lumière de dix-sept heures traversait les verrières de la rue de Crussol, mourant sur le vernis d'un portrait du XVIIe siècle. Clara aimait l'odeur de térébenthine mêlée au café froid. Elle maniait le scalpel avec une précision d'horloger, retirant une croûte de vernis oxydé pour libérer le bleu lapis-lazuli d'une robe oubliée. Pour elle, le temps était une matière solide que l'on pouvait gratter ou lisser.

Sur l'établi, son iPhone 5, dont l'écran ne connaissait pas encore de rayures, vibra. Une notification : Chronos-Beta.

À six cents kilomètres de là, et dix ans plus tard, Elias ne voyait pas le soleil. Son appartement de 2024 était une capsule de verre et de béton froid nichée dans les hauteurs de la Défense. Elias, sanglé dans son fauteuil, observait les flux défiler. Analyste de données, il ne percevait plus le monde qu'à travers des probabilités. Depuis trois mois, sa seule réalité était cette interface obsolète, un vestige de code le liant à une femme dont il connaissait déjà les échos fossiles.

Il tapa : « Ne signe pas avec la galerie Vaugirard. Pas encore. »

Clara posa son scalpel. Ses doigts, tachés de pigments terre d'ombre, effleurèrent l'écran.

— « Pourquoi ? Ils me proposent une exposition pour novembre 2015. C'est ma chance, Elias. »

Elias ferma les yeux. La mention de 2015 résonna comme un glas. Il revoyait les gros titres, les bougies, le silence de mort. Mais il savait aussi, par les archives numérisées,

que la galerie ferait faillite, emportant les rêves de Clara.

— « C'est précaire », répondit-il. « Le marché va se tendre. L'automne 2015 sera difficile. Reste dans ton atelier. »

Le délai de transmission imposé par le bug de l'application créait une tension insoutenable. Elias voyait les points de suspension s'agiter.

— « Tu es fatigant », s'afficha enfin. « Tu parles comme si tu avais déjà lu le livre de ma vie. Qu'est-ce qui te fait croire que tu sais mieux que moi ce qui est bon pour mon futur ? »

— « Ce n'est pas du contrôle, Clara. C'est de la préservation. »

— « Je ne suis pas un tableau ! Je ne suis pas une toile qu'on garde en cave pour éviter qu'elle ne craquelle. Ma sœur se marie en octobre 2015 à l'Hôtel de Ville, et je veux célébrer ça sans ton ombre sur mon épaule. »

Elias sentit un froid polaire l'envahir. Camille. Il se souvenait du dossier de presse. L'effondrement du balcon lors du cocktail, un accident structurel bête, une ligne de statistiques dans la nécropole de pixels de 2024. Pour Clara, c'était un futur radieux.

— « Le mariage n'aura pas lieu, Clara. Ne parle pas de cette année-là. Tout s'effondre. Tu ne comprends pas que je te vois avancer vers un précipice ? »

Un long silence s'installa. Dans l'atelier, Clara s'était figée.

— « Comment sais-tu pour l'Hôtel de Ville ? Je ne t'en ai jamais parlé. Elias, qui es-tu ? »

— « Je vis dans tes conséquences, Clara. Je suis déjà dans ton "après". Dans le moment où tout ce que tu chéris est devenu une donnée statistique. Tu vis dans l'innocence du présent. Moi, j'habite la décharge du futur. »

— « Arrête tes métaphores », répondit-elle, l'angoisse perçant sous la colère. « Prouve-le. Dis-moi quelque chose qui va arriver demain. Quelque chose que tu ne peux pas deviner. »

Elias consulta les éphémérides de juin 2014.

— « Demain, à 14h32, un incendie se déclarera dans l'entrepôt de la rue des Boulets. Tu sentiras l'odeur du caoutchouc brûlé jusque dans ton atelier. Tu comprendras alors que je ne suis pas ton confident, Clara. Je suis ton témoin. »

Le téléphone tomba sur le parquet. Le soleil passa derrière un nuage, et la pièce perdit sa chaleur. Clara regarda le portrait qu'elle restaurait. Elle comprit avec une clarté brutale que sa relation avec Elias n'était pas un échange. Elle était le sujet d'étude d'un homme qui l'autopsiait depuis un futur qu'elle n'avait pas encore mérité.

Elle ramassa l'appareil.

— « Tu es un voyeur. Tu te nourris de mes espoirs parce que les tiens sont morts. Ne me parle plus de ma sœur. Mon futur m'appartient, même s'il doit brûler. »

En 2024, Elias reçut le message alors qu'une pluie acide rayait ses vitres. Il sentit la justesse de l'accusation. En voulant lui éviter la douleur, il lui volait sa vie. Il était le photographe qui, pour le cliché parfait, demande au sujet de ne plus respirer.

Soudain, une notification. Clara envoyait une image : une photo floue de son établi. On y voyait une coupelle de pigments bleus et une plume de pigeon posée sur le rebord de la fenêtre.

— « Regarde ça, Elias. C'est mon maintenant. Une plume qui va s'envoler. Elle n'est dans aucune de tes bases de données. C'est ma liberté. »

Elias zooma sur l'image. Un miracle de l'insignifiant. Mais son moniteur affichait aussi une alerte météo de 2014. Dans vingt minutes, une tempête allait saturer les égouts du quartier de Clara, inondant les sous-sols où elle stockait ses œuvres. S'il la prévenait, il la sauvait matériellement mais l'enchaînait spirituellement. S'il se taisait, il la regardait tout perdre.

Le code de Chronos-Beta vacillait. Des lignes de pixels morts dévoraient l'écran. « Clara », tapa-t-il. Puis il effaça. Il comprit que le désir de la protéger était sa dernière forme d'égoïsme.

— « Clara », envoya-t-il enfin. « Pour te rendre ton présent, je dois effacer mon futur. »

Il entra la commande finale : ``SYS_PURGE --ALL``.

En 2014, le transformateur de la rue explosa dans une gerbe d'étincelles. Clara se jeta au sol. L'électricité fut coupée. Le feu ne prit pas ; dans un réflexe dicté par la peur qu'il lui avait instillée, elle avait déplacé ses solvants quelques secondes plus tôt.

En 2024, l'écran d'Elias devint d'un blanc pur, puis s'éteignit. Le silence revint, définitif. Il resta assis dans le noir, les mains sur le métal froid. Il n'était plus un dieu, juste un homme seul, séparé de l'humanité par un océan de secondes mortes.

Dans l'atelier de 2014, Clara se releva. Elle chercha son téléphone. L'écran était noir, la carte mère grillée par la surtension. Elle tenta de se souvenir de la voix textuelle, du nom de l'homme, mais les détails s'effritaient déjà comme une fresque exposée au grand air. Son cerveau récrivait la scène, transformant Elias en un mirage de fatigue.

Elle ouvrit la fenêtre. L'air frais de l'orage balaya les odeurs chimiques. Elle regarda ses mains tachées de pigments. C'était sa réalité. Elle ne savait pas que dans dix ans, un homme s'assiérait dans le noir en pensant à elle. Elle savait seulement que le présent était une matière précieuse.

Elias, en 2024, accepta enfin la solitude numérique. Clara, en 2014, éteignit la lumière de l'atelier, plongeant la pièce dans une obscurité pleine de promesses. Le fuseau horaire inexistant était refermé. Elle avait le présent ; il n'avait que le souvenir.

# Chapitre 13

## Le Poids de l'Omniscience

En 2024, l'obscurité avait un grain. Elle se déposait sur les meubles d'Elias comme une suie invisible, une matière lourde que la lueur bleue du moniteur ne parvenait pas à percer, seulement à iriser. La ville de 2024 expirait au-dehors avec la fatigue d'un organisme en fin de cycle, un bourdonnement basse fréquence de serveurs saturés et de drones de livraison balayant le ciel délavé. Elias restait immobile. La lumière du moniteur lui taillait un visage de spectre, une silhouette d'analyste hantée par des lignes de code obsolètes. Ses yeux suivaient la course d'un curseur clignotant, petit cœur numérique battant au rythme d'une époque fossile.

L'appartement empestait l'ozone et le café froid. Le ventilateur de Chronos-Beta râlait, une vibration métallique qui faisait trembler le bureau en polymère à chaque pic de latence. Elias approcha son index de la touche Entrée. Son doigt tremblait. Il n'analysait plus des données ; il autopsiait le présent d'une femme qui, dans sa propre chronologie, n'était déjà plus qu'un palimpseste d'archives.

Sur l'écran, une nouvelle bulle de texte apparut. Elle venait de Clara.

« J'ai trouvé l'atelier du quartier des antiquaires, Elias. La lumière y est ocre, presque tactile. Je vais signer le bail. Mais j'ai eu cette sensation absurde en entrant : l'impression que les murs attendaient que je les sauve d'un déluge. Est-ce que tes statistiques prédisent aussi les pressentiments ? »

Elias se figea. Cette phrase n'existait pas dans ses projections. Elle n'était pas prévue par les modèles de probabilité de 2014. C'était un bug de pureté. À travers le bruit blanc du code, il percevait la chaleur du soleil de juin qui inondait sans doute l'atelier

à cet instant précis. Il voyait ses doigts tachés de pigments de terre d'ombre et cette foi aveugle en l'avenir qui caractérisait cette décennie d'avant l'effondrement. Pour elle, le futur était une promesse de déploiement. Pour lui, c'était un cimetière de données.

Le drame de l'omniscience ne résidait pas dans la connaissance de la fin, mais dans la perception de l'inexorabilité des détails. Elias savait que cet atelier serait inondé deux ans plus tard lors d'une crue exceptionnelle de la Seine. Il savait que les toiles qu'elle restaurait avec une dévotion religieuse seraient perdues, non par accident, mais à cause d'une faillite administrative de la compagnie d'assurance qu'il voyait déjà périlcliter dans ses rapports d'analyste.

Le silence de 2024 était une fréquence inaudible qui lui sciait les tympanes. S'il lui écrivait de fuir, il sauverait son œuvre. Il lui éviterait les nuits de désespoir et la perte de sa première collection. Mais il amputerait Clara de sa propre résilience. Il polirait les aspérités de son destin jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'une surface lisse et stérile. En voulant lui éviter la douleur, il lui ôtait l'imprévu. Il transformerait la restauratrice d'art idéaliste en une version de lui-même : une entité calculatrice, une analyste de risques avant l'heure.

Il regarda la photo de profil de Clara sur l'interface vieillissante. C'était une image granuleuse, une capture d'écran d'un appel passé il y a des années. Elle riait, la tête renversée. Cette femme-là était en train de s'évaporer. Le poids de l'omniscience était une nausée lente. Comment l'aimer sans lui crier de fuir ? Mais fuir vers où ? Le futur n'était pas une destination, c'était une érosion.

Il posa ses mains sur le clavier. Ses phrases devaient être courtes, tranchantes comme le code de son époque. Chaque clic de plastique contre plastique sonnait comme un renoncement. Il devait cesser d'être un hacker de destinées pour redevenir un simple écho. En lui disant de signer, il acceptait que cette lumière ocre soit, un jour, noyée par les eaux sombres. Il acceptait qu'elle pleure sur ses toiles perdues. Mais il réalisa

que c'était justement cette capacité à pleurer sur de l'art perdu qui faisait d'elle quelqu'un de vivant. En 2024, Elias ne pleurait plus sur rien. Il gérait des flux. Il était devenu l'administrateur de son propre vide.

Il tapa ses derniers mots avec une lenteur solennelle.

« Signe ce bail, Clara. La lumière ocre dont tu parles est plus importante que n'importe quelle garantie. On devient qui on doit être dans les lieux qui nous font peur. Ne laisse personne te dire que le risque n'en vaut pas la peine. »

Il envoya le message. Il regarda le cercle de chargement tourner, signifiant l'envoi à travers les strates du temps, les serveurs poussiéreux et les satellites oubliés. Il venait de la condamner à une tragédie qu'il aurait pu éviter. Une larme coula le long de sa joue pour venir mourir au coin de ses lèvres. Elle avait un goût de sel et de métal.

Elias éteignit l'écran. La pièce retrouva sa noirceur originelle. Quelque part, dans un passé qu'il ne pouvait plus toucher, une femme signait son arrêt de mort financier avec un sourire radieux. C'était le plus beau cadeau qu'il pouvait lui faire : le droit de tout perdre.

# Chapitre 14

## L'Effet Papillon

La pénombre de l'appartement d'Elias n'était pas une absence de lumière, mais une substance en soi, une suie numérique s'échappant des fentes du moniteur pour s'incruster dans les pores de sa peau. En ce mardi de novembre 2024, l'air de Paris possédait une consistance granuleuse, un gris de vieux film au contraste épuisé. Elias, assis devant l'autel de verre et d'aluminium de son bureau, observait le curseur de l'application Chronos-Beta. Il clignotait avec la régularité d'un cœur sous assistance respiratoire.

Sur l'écran, les mots de Clara s'affichaient dans un Helvetica pur, vestige d'un temps où l'on croyait encore que la géométrie sauverait le monde.

« Il fait une chaleur étouffante ici, Elias. Les vernis poissent. J'ai ouvert les fenêtres et l'odeur du tilleul entre par grandes bouffées. La ville semble trempée dans du miel. Dis-moi, est-ce que l'été de 2024 est aussi beau que celui de 2014 ? »

Elias ferma les yeux. En 2024, l'été avait été une stase de béton brûlant, une succession de dômes de chaleur où les parcs n'étaient plus que de la paille jaune. Mais ce n'était pas la météo qui l'étouffait. C'était le souvenir de ce qui allait arriver à Clara dans trois heures. Il l'avait lu dans les archives numérisées des faits divers. Le 14 juin 2014, un incendie d'origine électrique allait ravager la rue des Martyrs. L'atelier de Clara serait épargné par les flammes, mais pas par l'eau des lances. Des mois de travail, ses restaurations de toiles flamandes, ses esquisses à la sanguine, tout deviendrait une mélasse grise. C'était le point de bascule. Après cela, elle accepterait ce poste de graphiste publicitaire qui éteindrait sa flamme créatrice en deux ans.

Elias posa ses doigts sur le clavier. Le plastique était froid. Chaque fois qu'il injectait une information anormale dans le flux de 2014, le principe de causalité réagissait comme un système immunitaire. Pour sauver une œuvre d'art là-bas, il devait sacrifier une pièce de sa propre architecture mentale ici. C'était la loi de l'entropie compensatoire.

Il commença à taper. Ses gestes étaient chirurgicaux.

« Clara, écoute-moi. Ce n'est pas le tilleul que tu sens. Vérifie le tableau électrique derrière la porte de la remise. Ne pose pas de questions. Coupe le disjoncteur principal. Sort tes toiles les plus précieuses dans le couloir. Fais-le pour moi. »

Il hésita sur la touche Entrée. Sa main tremblait. Il tenta de fixer le portrait de sa mère : ses cheveux châtain, le grain de beauté près de sa lèvre. Il s'y accrocha comme à une bouée avant de plonger.

Il pressa la touche.

Le clic du clavier résonna comme un coup de feu étouffé. Pendant une seconde, rien. Puis, la réalité bégaya. Dans son champ de vision périphérique, les murs du salon se liquéfèrent. Le papier peint gris perle ondula. Les cadres devinrent flous, les pixels se réorganisant dans un grésillement silencieux. Une nausée le submergea. On lui arrachait quelque chose avec une pince à épiler géante.

Il chercha l'image de sa mère. Elle changeait. Le grain de beauté disparut. Ses cheveux virèrent au blanc, puis s'effacèrent pour laisser place à une silhouette vaporeuse. Le nom lui-même se décomposa dans sa bouche : Ma-man. Ma-ma. Am-ma. Le concept de maternité devint une variable vide dans une équation oubliée.

Il regarda ses mains. Elles étaient translucides. Il vit les circuits du clavier à travers sa paume droite.

Sur l'écran, la réponse de Clara arriva. Elle était instantanée. Le temps ne subissait pas ces distorsions pour elle.

« Elias ? Tu me fais peur. Mais j'y suis allée. Le boîtier grésillait. Il y avait une étincelle bleue, comme un insecte électrique. J'ai tout coupé. Les pompiers sont dans la rue pour l'immeuble d'à côté, c'est le chaos, mais mon atelier est sec. Mes toiles sont à l'abri. Comment savais-tu ? »

Elias essaya de répondre. Son regard fut attiré par l'étagère. Sa collection d'appareils photo argentiques avait disparu. À la place, un vide poussiéreux. Il ne se souvenait plus d'avoir possédé ces objets. Capturer l'instant ? Pourquoi vouloir figer ce qui doit être effacé ?

La lumière de 2024 vira au sépia sale. Dehors, le bruit de la circulation se tut, remplacé par un bourdonnement basse fréquence. Le son du vide qui se remplit de rien. Il se leva, les jambes flageolantes. Il toucha le rebord de la fenêtre. Le PVC était trop lisse, modélisé à la hâte. Dans la rue, les passants n'étaient plus que des taches délavées marchant par saccades. La ville perdait sa résolution.

Il avait sauvé la carrière de Clara. Il avait préservé sa joie de peindre la lumière des tilleuls. Mais en faisant cela, il supprimait la version de Clara qu'il avait connue : celle qui, brisée, s'était tournée vers les forums obscurs pour tromper sa solitude. Il supprimait leur rencontre.

Il retourna s'asseoir. Le profil de Clara sur Chronos-Beta saturait. Les couleurs devinrent d'un orange violent, d'un bleu électrique douloureux. En 2014, elle rayonnait. En 2024, il devenait un fantôme. Il ne se souvenait plus de son propre nom de famille. Elias... Juste un prénom flottant dans un océan de données corrompues. Un voyage en Italie ? Rome ? Florence ? Le souvenir s'envola comme une cendre.

Il reprit le clavier.

« Je suis là, Clara. Ne t'inquiète pas. Peins. Peins comme si chaque coup de pinceau était une ancre pour m'empêcher de dériver. »

Les lettres apparaissaient avec un retard perceptible. Le lag de la réalité. Il voyait ses doigts s'enfoncer dans les touches, mais le son arrivait une seconde plus tard. Le décalage s'insinuait à l'intérieur même de sa propre seconde présente. Son appartement perdait ses détails. Les livres dans la bibliothèque n'avaient plus de titres ; ils étaient devenus des blocs de papier blanc, des monolithes de silence.

L'effet papillon n'était pas une onde de choc, c'était une érosion silencieuse.

« Tu es bizarre, Elias. Mais tu es mon ange gardien. Je vais peindre ce que j'ai ressenti quand j'ai cru tout perdre. Je vais l'appeler Le Fuseau Inexistant. Tu viendras voir l'exposition ? Dans dix ans ? Promets-moi. »

Une larme coula sur sa joue. Elle était froide. Ses doigts passèrent à travers sa peau comme à travers une brume épaisse. Il comprit la vérité. En sauvant son passé, il supprimait les conditions de son propre futur. Si elle ne sombrait pas en 2014, elle ne le contacterait jamais. Le lien se brisait par l'absence de besoin. Il était un anachronisme. Une erreur de segmentation dans le flux.

Les murs s'effacèrent totalement. Il ne resta que lui, sa chaise et cet écran, flottant dans un néant grisâtre et granuleux. La palette de 2024 avait atteint le monochrome absolu. Il se concentra sur le curseur. Le dernier point d'ancrage.

« Je te le promets, Clara. Même si je ne suis qu'une ombre, je serai là. »

Le poids de son corps s'alléga jusqu'à l'inexistence. Ses jambes s'évaporèrent. Il ne resta qu'une volonté accrochée à une ligne de code. Dans le 2014 de Clara, le soleil

brillait. Elle prit ses pinceaux, le cœur léger, ignorant que chaque trait de couleur effaçait l'homme qui venait de lui rendre sa vie.

Le silence de 2024 n'était plus une absence de bruit, mais une présence solide. Une chape de plomb chromatique. Plus d'air à déplacer. Plus d'oxygène pour porter le son. Ses doigts, filaments de données vacillantes, effleuraient encore le clavier. La sensation tactile avait laissé place à un picotement électrique. L'écran projetait sur son visage une lumière bleue, clinique. C'était la seule source de définition.

Il chercha le nom de sa rue d'enfance. Les lettres se muèrent en une syntaxe orpheline de zéros et de uns. Il devenait une réponse sans question. À des années de là, Clara reposait ses pinceaux. L'air de 2014 possédait une épaisseur, une saveur de résine et de térébenthine. Elle ne voyait pas les murs s'effacer ; ils se gorgaient de jaune de Naples et de rouge de cadmium. Elle se sentait débarrassée d'un poids dont elle oubliait la nature. Une cicatrice venait de disparaître de son âme.

Elle jeta un regard distrait à son téléphone. Elle avait reçu ce dernier message. Elle fronça les sourcils. Qui était cet Elias ? Elle se souvenait d'une application téléchargée un soir, mais les échanges lui paraissaient flous, comme les détails d'un film vu à moitié endormi. La tristesse évaporée avait emporté le besoin de sa présence. Elle tapa par politesse résiduelle :

« C'est gentil, Elias. Je me sens étrangement bien aujourd'hui. Comme si le monde tournait enfin dans le bon sens. Merci pour tout, je suppose ? »

Le point d'interrogation fut un coup de poignard. En 2024, Elias vit les mots. Une netteté insoutenable. Le "je suppose" était la preuve ultime de sa réussite et de son anéantissement. Il l'avait sauvée de lui. Ses mains ne rencontraient plus la résistance des touches. L'unité centrale n'émettait plus qu'un sifflement strident, une fréquence pure déchirant sa conscience.

Il se força à une concentration extrême. Il devait injecter une dernière information dans les replis du code.

« Ne cherche pas à comprendre d'où vient cette lumière, Clara. Vis juste dedans. »

Les mots s'affichèrent avec une lenteur agonizing. Autour de lui, le monochrome atteignait sa perfection. Il ne voyait plus son bureau. Il n'était plus qu'un point de vue désincarné. Des blocs de couleurs erronées — violets électriques, verts acides — zébrèrent l'interface. Le langage de l'effondrement. Il ressentit le froid du zéro absolu, celui des serveurs éteints.

L'année 2024 se repliait sur elle-même. Dans la nouvelle version du temps, un autre Elias marchait peut-être sous un soleil d'hiver, ignorant tout d'une restauratrice d'art. Mais cet Elias-là n'était pas lui. Lui n'était que l'écume d'une chronologie avortée.

En 2014, Clara posa son téléphone. Elle ne répondit pas. Elle retourna à sa toile et étala une large bande de blanc de zinc. Elle fredonnait un air oublié. Elle était heureuse d'un bonheur amnésique.

Elias ferma les yeux de l'esprit. L'écran fut la dernière chose à s'éteindre, par une lente rétractation de la lumière vers le centre. Un point minuscule qui s'évanouit dans le gris. Pas de corps. Pas de machine. Juste la persistance rétinienne d'un curseur. Elias était devenu une donnée orpheline, un bit de conscience perdu dans la latence.

Pourtant, une secousse ébranla le vide. L'anachronisme ne pouvait pas simplement disparaître. L'univers détestait le vide. Il perçut un écho : le frottement d'un pinceau sur une toile rugueuse. Ce n'était pas un souvenir, c'était l'instant présent. Il était devenu le support de son art. Chaque coup de brosse qu'elle donnait dans le passé, il le ressentait comme une caresse sur son essence. Il ne pouvait plus lui parler, mais il était le silence qui permettait à son rire d'exister.

Le processus de disparition était complet. Ses pensées devenaient des paquets de données envoyés vers nulle part.

« Je te vois », pensa-t-il une dernière fois. « Je te vois vivre. Cela suffit. »

En 2014, le soleil entama sa descente. Clara s'arrêta, troublée par une sensation de déjà-vu. Elle regarda son tableau. Dans un coin, là où elle avait peint un nuage, la peinture semblait vibrer d'une lueur grise, granuleuse. Elle n'eut pas le courage de recouvrir cette tache. Elle la laissa telle quelle, une imperfection dans la perfection. Une trace.

Elias sourit dans l'invisible. La réalité de 2024 se referma. Il n'était plus qu'une fréquence inaudible. Un battement de cœur perdu dans le bruit blanc. Une ligne de code dormant dans l'ombre. Le chapitre s'achevait sur une page blanche, mais c'était elle qui tenait la plume. Dans le silence du futur, le curseur s'arrêta de clignoter.

Il n'y avait plus de meubles, plus de murs, plus de ciel. Juste une pièce propre, baignée dans la lumière crue d'une ville qui avait oublié son propre passé. Il était le gardien du phare, celui qui veille sur une côte qu'il ne foulera jamais.

L'asymétrie de l'information s'était résolue dans l'asymétrie de l'être. Il savait tout, elle ne savait rien, mais ils partageaient désormais la même éternité : celle d'un instant sauvé du naufrage. La solitude numérique n'était plus une prison. Elle était le socle d'une nouvelle présence, invisible et absolue.

Clara sourit à l'obscurité de son atelier. Dans le vide de 2024, le dernier bit d'Elias se stabilisa. Sa mission était remplie. Il était devenu l'amour traduit en algorithme. La protection muette d'un passé qui n'avait plus besoin de futur pour être magnifique.

```
if (clara_is_happy) { elias = null; }
```

# Chapitre 15

## Le Signal Faible

L'appartement d'Elias, en cet automne 2024, n'était plus qu'un réceptacle de pénombre, un espace négatif où les objets perdaient leur relief pour ne devenir que des silhouettes fonctionnelles. Sur le plateau de verre de sa table de travail, le vieux smartphone exhumait l'interface de Chronos-Beta. C'était un squelette de gris et de pixels, une esthétique du clic déjà fossilisée dont les icônes squeuomorphiques évoquaient une archéologie numérique hâtive.

L'indicateur de batterie clignotait à 7 % avec une régularité de métronome cardiaque. Le chargeur d'origine ne parvenait plus à maintenir la tension nécessaire ; la prise micro-USB avait du jeu et Elias devait caler l'appareil contre un épais dictionnaire de données pour espérer un contact, une infime pression permettant aux électrons de s'engouffrer dans les cellules de lithium épuisées. La chimie interne se rebellait, les ions refusaient de migrer et l'appareil chauffait, dégageant cette odeur de plastique brûlé et d'ozone qui rappelait à Elias les salles de serveurs en surchauffe.

En face, dans le miroir du temps, Clara maniait un coton-tige imbibé de solvant avec une précision de neurochirurgien. Le soleil de 2014 traversait les fenêtres de l'atelier, une lumière de miel, épaisse, qui semblait posséder une masse propre. L'air sentait l'essence de térébenthine et le vernis dammar. Sur son téléphone, posé à côté d'un pot de lapis-lazuli broyé, l'interface brillait d'une blancheur immaculée.

La bulle de texte émergea sur l'écran d'Elias comme une bulle d'air dans un fluide trop épais. La latence n'était plus un bug, c'était la résistance du temps lui-même.

« J'ai réussi à dégager le bleu, écrivit Clara. Tu n'imagines pas ce qu'il y avait sous la

crasse des siècles. C'est un outremer si profond qu'il semble vouloir m'aspirer. »

Elias posa ses doigts sur le verre brûlant. À la place de certains mots, des blocs de pixels colorés apparaissaient, des artefacts rongant la syntaxe. La corruption de paquets n'était plus seulement logicielle ; elle devenait une métaphysique de l'effacement. Le souffle d'Elias se raréfia, se cristallisant dans une gorge soudain trop étroite. Il lutta contre la latence pour répondre.

« Ne touche plus au bleu, Clara. Garde-le tel qu'il est. Ici, le monde est devenu une photographie prise avec un film périmé. »

Il s'arrêta et regarda par la fenêtre. En bas, dans les rues de 2024, il observa un voisin à travers la vitre d'en face : un homme dont le visage était bleui par un écran, incapable de voir l'orage qui menaçait, absorbé par une grille de solitude optimisée par algorithme.

Le téléphone vibra dans sa main. Une vibration longue, irrégulière, symptomatique d'un court-circuit interne. 3 %. Elias lança désespérément un protocole de transfert de données massif, une injection de métadonnées pour stabiliser la faille, forçant la porte du temps avec des outils de cambrioleur. Le processeur hurla.

« Elias, j'ai peur, afficha l'écran de 2014. Je vois le bureau de mon téléphone à travers les messages. C'est comme si tu devenais transparent. Dis-moi quelque chose de réel. »

« Je suis là, tapa-t-il frénétiquement. Regarde le bleu, Clara. C'est là que je me cache. Dans chaque pigment qui survit à l'obscurité. »

Le transfert affichait 45 % quand l'écran du smartphone devint soudainement blanc, d'une blancheur de magnésium, avant de s'éteindre dans un petit bruit sec, un « pop » électronique définitif. L'odeur d'ozone se fit plus forte, saturant l'air avant de

s'évaporer.

Le silence retomba sur l'appartement. Elias resta immobile, le téléphone inerte dans sa paume, sentant la chaleur résiduelle de l'appareil quitter le métal. Ce n'était plus qu'une brique de verre, un déchet technologique parmi d'autres. Dehors, la ville de 2024 continuait de respirer par ses conduits de ventilation et ses néons blafards. Il chercha dans le ciel une trace du rose que Clara lui avait décrit, mais n'y trouva qu'une opacité de plomb.

Dans son atelier de 2014, Clara tapota l'écran noir. Elle ressentit une brusque chute de température, bien que le soleil continue de chauffer les vitres. Elle regarda la toile flamande, le bleu outremer vibrant d'une intensité surnaturelle, comme s'il contenait un secret envoyé depuis un futur désolé. Quelqu'un l'appela depuis la rue, l'invitant à rejoindre la vie, les rires et le vacarme des terrasses. Elle hésita, rangea l'appareil muet dans son sac, et laissa derrière elle le bleu et l'ombre d'un homme qui, dix ans plus tard, ne bougeait plus.

En 2024, Elias rangea le smartphone mort. Par réflexe, il déplaça légèrement son dictionnaire de données pour caler le vide là où le téléphone n'était plus. Ce geste inutile, cette main ajustant le néant pour soutenir une absence, fut la seule résolution du signal. Il s'assit dans le noir et attendit que ses yeux s'habituent à l'obscurité, cherchant dans le grain de la pénombre la persistance rétinienne d'un outremer.

# Chapitre 16

## La Confrontation Finale

Elias fixait son terminal. Une intensité de transe. Dans l'air raréfié de son appartement, la lumière d'un bleu chirurgical drainait la vie de chaque objet : la tasse de café froid, l'arborescence chaotique de la connectique, le lierre de cuivre étouffant le bureau. Nous étions en novembre. Dehors, Paris n'était qu'une étendue de grisaille, une ville fatiguée par une décennie de crises organiques. Pour Elias, le présent n'était qu'une itération délavée d'un monde qui avait cessé de vibrer.

Sur son écran, l'interface de Chronos-Beta clignotait. Une application fossile, un vestige d'Internet dont le code source présentait une anomalie : un tunnel de données, une faille dans la causalité. À l'autre bout, à dix ans de distance, se trouvait Clara.

Dans le fuseau horaire de 2014, elle baignait dans l'ombre d'un automne finissant. Elias imaginait la saturation de son atelier, ce jaune de Naples qu'elle affectionnait, l'odeur de la térébenthine, la texture rugueuse de la toile. En 2014, la lumière était dense, presque palpable.

Ses articulations craquèrent. Elias savait ce qui l'attendait dans quarante-huit heures. L'incendie de la Galerie des Ormes. Ce n'était pas un accident, c'était le pivot. L'instant où la trajectoire de Clara bifurquait vers l'obscurité. S'il parlait, il brisait la boucle. Il effaçait la femme blessée dont la mélancolie faisait écho à la sienne pour laisser place à une inconnue qui n'aurait jamais connu la douleur.

Il commença à taper. Le bruit des touches était sec. Des pas sur du verre brisé.

— Ne discute pas, Clara. Le panneau 4 est une bombe à retardement. À 20h14, ton

vernis expérimental rencontrera l'étincelle. Ce n'est pas une intuition, c'est de l'archéologie. Ne franchis pas le seuil des Ormes.

Il voyait les paquets de données transiter. Des blocs de lumière franchissant une décennie. À l'autre bout, le téléphone de Clara, un modèle à l'écran étroit et à la connectivité balbutiante, vibra sur un établi couvert de pigments. Elle s'essuya les mains sur son tablier taché d'ocre. Elle sourit. Pour elle, Elias était un mystère, un correspondant à la gravité aimantante.

— Pourquoi ce mystère, mon voyageur ? répondit-elle. C'est le vernissage de l'année. Ma chance. Personne ne connaît mon mélange pour la marquise. Elias, qui es-tu ?

L'asymétrie de l'information était un fardeau abyssal. Elias voyait les deux réalités se superposer. Dans son présent délavé, il contemplait le résultat de l'obstination de Clara : la cicatrice blanche sur son poignet, le regard éteint. Il reprit la frappe, avec une précision chirurgicale.

— Ce n'est pas une intuition. C'est une certitude de structure. Le court-circuit viendra d'un boîtier obsolète derrière les tentures de velours. Le feu se propagera en quarante secondes. Tu seras près de la sortie de secours, mais elle sera bloquée par des caisses de transport. N'y va pas. Appelle les pompiers de manière anonyme à 20h05. Dis-leur qu'il y a une odeur de brûlé suspecte dans le local technique. Ils trouveront la faille. Et la Galerie ne brûlera pas.

L'aveu resta suspendu. En 2014, le ciel de Paris virait au pourpre. Elle devait voir la tour Eiffel scintiller, phare d'espoir dans une mer de certitudes.

— Si je fais ça, écrivit-elle enfin, qu'advient-il de nous ? De ce fuseau horaire où nous nous sommes rencontrés ?

Elias regarda ses mains. Elles semblaient transparentes sous la LED.

— Nous disparaîtrons, Clara. Ce lien est né de ta chute. Sans ta chute, il n'y a pas de rencontre. Je préfère n'être rien pour toi, pourvu que tu sois tout pour toi-même.

La réalité perdait de sa résolution. Les angles de la pièce s'émoussaient, victimes d'une érosion binaire. Elias n'était plus qu'une erreur de syntaxe dans un monde qui venait de se corriger. Chronos-Beta se mit à défiler frénétiquement. Des lignes de code rouges, agressives. Le système détectait le paradoxe.

En 2014, Clara ramassa son pinceau. Il laissa un trait bleu de Prusse sur le parquet. Elle regardait son téléphone comme un objet sacré et terrifiant. Elle se leva, marcha vers la fenêtre. Le ciel était d'un rose saturé, irréel. Elle éteignit l'écran.

Dans l'appartement de 2024, l'interface s'éteignit. « Connexion perdue ». Elias resta dans le noir alors que les murs se dissolvaient dans une brume de pixels gris. Il attendait le grand effacement. Mais la réalité se ressoudait différemment. Sur l'étagère, un cadre photo changea. Une silhouette apparut aux côtés de la sienne, puis se fixa. Une femme plus âgée, sûre d'elle. Le mobilier gagna en texture, le décor de sa solitude s'embourgeoisa.

Une notification retentit. Un mail d'une galerie d'art.

« Monsieur Elias Vance, nous confirmons votre invitation pour la rétrospective de Clara M. En tant que donateur pour la préservation des archives, votre présence est souhaitée. »

Le déterminisme jouait son dernier tour. En la sauvant, il avait créé une boucle où il n'était qu'un mécène anonyme. Il cliqua sur le lien. Une photo de Clara apparut. Trente-quatre ans. Magnifique. Ses yeux fixaient l'objectif avec une intensité troublante, mais sans aucune reconnaissance. Pour elle, Elias Vance n'était qu'un nom sur une liste.

Il éteignit son écran. La pièce redevint un sépulcre minéral. Le sacrifice était consommé. Il était seul, dans une réalité plus confortable, mais infiniment plus froide. Au loin, dans un 2014 réinventé, une jeune femme composait le numéro des urgences avec une main qui ne tremblait pas. Elias s'enfonça dans son fauteuil, sentant le froid de son siècle l'envahir une dernière fois. Le repos des sacrifiés.

# Chapitre 17

## Le Choix de Clara

L'atelier de Clara était un état de sédimentation. En ce mois d'octobre 2014, la lumière de dix-sept heures possédait une densité sirupeuse, une teinte d'ambre brûlé qui soulignait l'arête des cadres de bois brut. L'air était saturé de térébenthine et de poussière d'or, une atmosphère où le temps s'était figé avant l'avènement des pixels. Clara, le dos voûté sur une toile de la Renaissance tardive, maniait son scalpel avec une précision de chirurgien. Elle grattait un vernis ranci, une croûte de temps qui masquait la chair d'un ange oublié.

À sept cents kilomètres de là, et dix ans plus tard, Elias observait la même poussière, mais elle n'était pour lui qu'un bruit numérique sur un moniteur 4K. Dans son appartement de 2024, l'air était filtré, dépourvu de cette odeur de lin et de solvant. La lumière n'avait pas de grain ; elle était une émission de diodes froides, un bleu électrique qui creusait les cernes de son visage. Il regardait l'interface de \*Chronos-Beta\* qui affichait : \*Clara est en train d'écrire...\*

Ce décalage de quelques secondes était le seul espace où ils existaient ensemble. Elias connaissait la suite du script. Il connaissait l'effondrement des certitudes de 2020 et ce silence poissonneux qui n'avait jamais vraiment quitté les rues depuis. En 2024, le silence n'était pas une absence de bruit, mais une saturation de fréquences invisibles.

Le téléphone de Clara vibra contre le rebord du chevalet. Le son fut mat, organique. Elle posa son scalpel, les mains tachées de pigments ocre. Le message d'Elias s'affichait en bulles bleues :

\*« Ne va pas à ce vernissage demain, Clara. Moretti va faire faillite dans huit mois. Tu vas y perdre tes économies et ton étincelle. Fais-moi confiance. »\*

Clara resta immobile. Jusque-là, elle avait accueilli ses avertissements avec une curiosité mêlée de crainte. Mais aujourd'hui, dans la lumière mourante de son atelier, quelque chose en elle se cabra. Elle commença à taper, le rythme de ses pouces saccadé.

\*« Tu sais tout, Elias. Ma météo, mes échecs, ma date de péremption. Mais est-ce que tu sens l'odeur de la résine qui chauffe sous ma lampe ? »\*

Elias lut ces mots et ferma les yeux. Sa chambre était un tombeau de haute technologie.

\*« Je veux te protéger, »\* répondit-il. \*« Le monde de 2024 est délavé. Je veux préserver cette naïveté qui te fait croire qu'un ange peut changer une vie. Si tu évites ces chutes, tu resteras intacte. »\*

Clara se leva brusquement. En bas, dans la rue de 2014, une musique pop oubliée s'échappait d'une voiture dont le moteur ronronnait avec une vibration sourde. C'était le chaos, la vie dans sa forme la plus magnifique. Elle reprit son téléphone.

\*« Je ne veux pas être intacte, Elias. Une toile sans craquelures n'a pas vécu. En voulant lisser mon avenir, tu transformes ma vie en une surface de verre. Sans relief. Sans friction. »\*

Elias commença à faire les cent pas dans son salon minimaliste. Ses mains étaient propres, trop propres. Elles n'avaient jamais été tachées par le monde.

\*« Tu ne sais pas ce que c'est que de vivre avec le poids de l'après, »\* envoya-t-il. \*« Savoir que tu vas souffrir et ne rien faire, c'est de la cruauté. Je veux juste t'épargner le bruit du verre qui casse. »\*

La réponse fut immédiate :

\*« Alors laisse-moi l'entendre ! Laisse-moi me couper sur les débris. En interférant, tu ne me sauves pas, tu m'effaces. »\*

Elias s'arrêta devant sa baie vitrée. Dehors, la ville de 2024 s'étendait en une grille de lumières froides. Il comprit enfin qu'il était un parasite chronologique. En tentant de modifier le passé de Clara, il cherchait à réécrire son propre présent stérile.

\*« Je pensais que t'offrir ce raccourci était un acte d'amour, »\* admit-il.

\*« L'amour n'est pas un raccourci, »\* trancha Clara. \*« C'est marcher dans la boue avec quelqu'un. Si tu m'aimes, laisse-moi échouer. Sois juste là pour lire mes messages sans me dire "je te l'avais dit". »\*

Le silence s'installa. À Paris, en 2014, une cloche d'église sonna le glas du jour. Elias, en 2024, regarda l'historique de leurs conversations. Des giga-octets de sentiments asymétriques. Il tapa une dernière phrase :

\*« D'accord. Va à ce vernissage. Mets ta robe bleue, celle qui sent la peinture. Et sache que je resterai ici, dans l'ombre de ton futur, à attendre que tu me racontes comment c'était de tomber. »\*

Il pressa la touche "Entrée" et, d'un geste définitif, lança la purge des données. Le curseur clignota une dernière fois avant que l'écran ne devienne gris. \*Clara s'est déconnectée.\*

Dans l'atelier de 2014, Clara ne lut pas ce dernier message. Elle avait déjà éteint son téléphone. Elle s'approcha de l'ange de la Renaissance. Il y avait une fissure sur la joue de la créature, une ligne sombre qui traversait l'enduit séculaire. Elle stabilisa la couche picturale et nettoya la crasse, mais elle décida de laisser la craquelure. C'était l'acmé de son travail, la preuve que l'ange avait traversé les siècles.

Elle rangea ses outils et quitta l'atelier. Elle descendit l'escalier en colimaçon, chaque marche grinçant comme une promesse de réalité. Elle sortit dans la rue, respira l'air frais et pollué de l'automne, et s'enfonça dans la foule, bien décidée à commettre chaque erreur que le destin mettrait sur son chemin.

Elias, dans la pénombre de 2024, posa son téléphone sur la table de verre. Il ne chercha pas à savoir ce qui se passerait demain. Pour la première fois, il se contenta d'écouter le silence de sa propre chambre, un silence qui lui parut soudain, à l'image de la vie de Clara, d'une profondeur insondable. Le chapitre de l'interventionnisme était clos. Sous ses doigts, la table était froide, mais dans son esprit, il sentait encore la chaleur de l'ambre brûlé qui soulignait l'arête des cadres.

# Chapitre 18

## La Dissolution

La pénombre de l'appartement d'Elias n'était pas une absence de lumière, mais une sédimentation de gris. En ce mois de novembre 2024, Paris semblait avoir définitivement renoncé à ses éclats de zinc pour s'enfoncer dans une monochromie de fin du monde, une esthétique de pellicule délavée où chaque contour s'effiloçait sous l'effet d'une humidité statique. Elias était assis à sa table de travail, un rectangle de bois aggloméré dont le vernis s'écaillait comme une peau morte. Devant lui, l'ancien smartphone, un modèle de 2014 à la coque de polycarbonate rayée, vibrait d'une lueur anachronique.

Sur son écran, l'interface de \*Chronos-Beta\* flottait, miraculeuse et obscène. C'était une scorie de code, un pont jeté au-dessus d'un abîme de dix ans. Elias effleura la vitre froide. Sous son doigt, le curseur pulsait avec une régularité de métronome cardiaque. Il ouvrit le journal des messages. Les mots de Clara s'affichaient dans une police blanche, trop vive pour la pièce sombre.

« J'ai terminé la restauration du portrait à l'huile aujourd'hui, Elias. Il y avait une couche de vernis du XIXe siècle qui étouffait le regard de la madone. En la retirant, j'ai découvert un bleu outremer si profond qu'il m'a semblé tomber dedans. Est-ce que tu crois que les choses cachées sont les seules qui comptent vraiment ? »

Elias ne répondit pas. Il sentait le poids de sa connaissance, ce fardeau de restaurateur maladroit qui, à force de vouloir gratter le vernis du destin, attaquait la couche picturale de l'âme elle-même. En intervenant trois mois plus tôt pour lui éviter un accident de bus, il avait brisé la chaîne des causalités. Le visage de Clara, sur les clichés numériques de 2014 qu'elle lui envoyait, commençait à changer. Ce n'était

pas une altération physique, mais une modification de l'aura, une vacuité nouvelle s'installant dans le grain de sa peau. En voulant la sauver des tragédies du monde, il était en train de l'effacer.

La lumière de l'écran vacilla. Un glitch raya l'interface, traînée de sang binaire sur le blanc de la messagerie. Le "fuseau horaire inexistant" se refermait. Elias comprit que l'entropie de 2024, cette force de désagrégation qui rongait tout, s'attaquait désormais au pont. Il devait prendre une décision : faire d'elle une extension de sa propre nostalgie, une poupée de données protégée sous une cloche artificielle, ou la rendre à son temps, à la douleur, aux erreurs, mais aussi à la vie pleine.

Il tapa une dernière réponse, les doigts tremblants, évitant tout lyrisme pour se concentrer sur la trace physique des mots.

« Clara. Le bleu outremer ne s'efface jamais vraiment. Il change de forme. N'attends plus mes messages. Vis chaque seconde comme si le futur n'existait pas. Ce qui arrive après, c'est toi qui le fabriques, avec tes mains sales de peinture. »

Il pressa "Envoyer". L'icône passa au bleu. Il n'attendit pas de réponse. Il navigua dans les menus avec une hâte brutale, ses gestes saccadés mus par une volonté étrangère à son corps.

Il appuya sur "Désinstaller". Le clic fut sec. La barre se remplit. Le passé s'effaça.

Le téléphone émit une note électronique descendante, lugubre, puis l'écran devint noir. Le silence qui suivit fut d'une densité minérale. Elias resta immobile, le bras tendu au-dessus du bureau, la main encore crispée. Il venait de commettre un meurtre métaphysique pour laisser l'autre exister. L'appareil n'était plus qu'une brique de plastique et de métal, un déchet technologique parmi tant d'autres. La faille était colmatée.

Il se leva. Il sentit le poids de ses propres os, cette pesanteur oubliée de celui qui ne lévite plus dans l'éther des données. Ses articulations craquèrent, un bruit de vieux bois dans une pièce vide. Il prit son manteau et sortit.

Dehors, le monde de 2024 l'accueillit avec sa froideur habituelle. Il n'y avait personne dans les rues. La ville était un réseau de cellules isolées, connectées par des fibres optiques mais séparées par des abîmes de silence. Elias marcha longtemps, le front baissé contre le vent chargé d'ozone. Il n'était plus un dieu impuissant ; il était redevenu un homme seul, un homme qui avait enfin accepté de laisser le temps s'écouler dans un seul sens.

Au coin d'une rue, il s'arrêta devant une flaque d'eau huileuse. Le ciel de plomb s'y reflétait, mais au centre, captant le néon d'une enseigne de pharmacie, le reflet prit une teinte profonde, vibrante. Un bleu outremer.

C'était une trace. Une trace physique de Clara dans son monde délavé.

Il savait maintenant qu'elle vivrait sa vie. Elle subirait les crises, elle connaîtrait les larmes, elle traverserait peut-être ces mêmes rues grises dans dix ans, mais elle le ferait avec la force de ceux qui n'ont pas été sauvés d'eux-mêmes. Elias sourit pour lui-même, un sourire imperceptible que personne ne capta. C'était sa restauration finale. Quelque part, dans un passé rendu à sa propre lumière, une jeune femme rangeait ses pinceaux, le cœur léger d'une tristesse qu'elle ne comprenait pas, prête à affronter le lendemain avec la splendeur brutale des êtres qui ignorent leur destin.

# Chapitre 19

## Le Dernier Message

L'obscurité dans l'appartement d'Elias, en cet automne 2024, n'est pas une absence de lumière, mais une matière dense. La clarté bleutée de l'écran scalpe ses traits, accentuant le creux des joues et l'aspect parcheminé d'une peau qui ne voit plus le jour. Il est assis à son bureau de métal brossé, le dos courbé sous le poids d'une décennie qu'il est le seul à porter. Dehors, Londres glisse dans un sifflement de spectres électriques. Les passants, silhouettes emmitouflées dans des parkas techniques, gardent les yeux rivés sur leurs propres sources de lumière portative.

Elias pose son index sur l'icône de Chronos-Beta. L'application est une anomalie, une porte dérobée vers un passé qui bat encore, chaud et ignorant. À l'autre bout de ce tunnel temporel, à dix ans de distance, Clara ne voit pas ce bleu froid. Dans son atelier de la rue de Turenne, en octobre 2014, la lumière est un ambre liquide. L'air sent la térébenthine et le lin humide. Clara est debout devant un chevalet, une spatule à la main. Pourtant, alors qu'elle s'apprête à saisir son téléphone, une fraîcheur inexplicée lui glace la nuque, une sensation de métal sous un soleil de plomb.

Elle déverrouilla l'écran.

\*Elias ? Tu es là ?\*

En 2024, les mots s'extraient de la matrice avec une lenteur douloureuse. Chaque lettre se dessine comme une cicatrice blanche sur le fond noir. Elias regarde ce message. Pour lui, ce n'est pas de la donnée ; c'est un fossile vivant. Il est l'archiviste de l'impossible, le dépositaire d'une tragédie dont elle est l'héroïne inconsciente. Il sait tout d'elle : le deuil qui vient, la faillite de l'atelier, l'odeur de la pluie acide qui

remplacera bientôt ses pigments organiques.

Sa main tremble. En modifiant son passé à coup de conseils avisés, il a créé une Clara plus lisse, mais étrangère. Il tape, limitant chaque mot pour ne pas rompre l'équilibre précaire de l'instant.

\*Je suis là, Clara. Je regarde la pluie.\*

En 2014, Clara fronce les sourcils. Le ciel de Paris est d'un bleu pur.

\*Il ne pleut pas, Elias. On dirait que l'été refuse de partir. J'ai de la poussière d'or sur les doigts.\*

Elias lit la réponse et ferme les yeux. La « poussière d'or » le frappe au cœur. Dans son 2024 gris, la pluie est une réalité permanente qui lave les couleurs du monde. Il comprend que le dialogue ne peut plus continuer. Plus il lui parle, plus il la retient dans une bulle artificielle. Il est le poids qui l'empêche de dériver vers son propre avenir. Leur relation est une asymétrie monstrueuse.

\*Clara\*, écrit-il. \*Il faut que je te dise quelque chose. Le futur est un endroit étrange. Mais il est nécessaire. Contente-toi de la poussière d'or sur tes doigts. C'est la seule chose réelle.\*

En 2014, le sourire de Clara s'efface. Une inquiétude sourde lui serre la poitrine. Elle se sent soudainement seule dans son atelier.

\*Elias, ne me laisse pas sans tes messages. Tu es le seul qui semble comprendre le silence entre les choses.\*

Elias fixe l'écran. « Le silence entre les choses ». C'est exactement ce qu'il habite depuis dix ans. Il regarde les câbles emmêlés au sol comme des racines noires. Il se

concentre sur la sensation physique de l'appareil. Il imagine le trajet de ses mots plongeant dans des datacenters oubliés pour ressurgir sur le petit écran de Clara, au milieu des odeurs de térébenthine. L'amour, à travers une décennie de décalage, n'est qu'une forme raffinée de torture.

Ses doigts se déplacent vers les réglages. Le menu est primitif.

\*Désinstaller.\*

Une larme s'écrase sur l'écran, juste au-dessus du mot « 2014 ». La goutte d'eau produit un effet de loupe, déformant les pixels en un arc-en-ciel miniature. C'est la seule trace physique qu'il laissera sur son monde à elle. Il ne répond pas. Le silence est son dernier cadeau.

En 2014, Clara regarde fixement son téléphone. Les minutes passent. L'ombre des tréteaux s'allonge sur le parquet. Elle envoie un point d'interrogation.

\*Échec de l'envoi. Veuillez vérifier votre connexion.\*

Elle sort sur le balcon. Le ciel de Paris passe au rose violacé. Elle réessaye.

\*Erreur 404 : Serveur introuvable.\*

Elle reste immobile, l'appareil serré contre elle. Elle ne sait pas encore que ce silence est sa libération.

Elias a appuyé.

Le cercle tourna. Le vide gagna.

L'icône de Chronos-Beta disparaît. Le système demande s'il faut supprimer les

fichiers associés. Il clique. La suppression dure moins d'une seconde. Des gigaoctets de messages, de rires et de photos pixelisées sont réduits à néant. Le disque dur fait un bruit imperceptible, une rotation de fin de cycle.

Le curseur s'éteignit. Dans l'appartement, le silence n'était plus une attente, mais une restitution. Elias posa l'appareil. Sans le poids de l'avenir de Clara, ses épaules s'abaissèrent, enfin vulnérables à la seconde qui passe. Le bleu de l'écran n'était plus qu'un reflet vide sur le mur. Il se leva et se dirigea vers la fenêtre. En bas, les néons des enseignes automatiques clignotaient dans les flaques. Il n'y avait plus de pont. Il n'y avait plus de message. Il n'y avait que le présent, cette zone aride où il allait devoir réapprendre à marcher.

Il posa son front contre la vitre froide. La buée de sa respiration voila le paysage urbain. Le temps n'était plus une faille, c'était un fleuve. Il acceptait enfin d'être emporté par le courant, loin de la rive où Clara continuait de peindre, éternellement protégée par son absence. Il n'était plus celui qui sait. Il était celui qui est.

# Chapitre 20

## Le Réveil Analogique

Le téléphone reposait sur la surface irrégulière du guéridon en chêne, un vestige dont le vernis craquelé accrochait la lumière rasante de l'après-midi. À l'écran, l'application Chronos-Beta affichait le curseur clignotant dans le champ vide de la réponse. Elias était là, tapi derrière la vitre froide d'un futur qu'il décrivait avec une précision de légiste. Ses derniers mots, lignes de texte pesant plus lourd que le plomb, s'effaçaient déjà dans l'esprit de Clara, non par oubli, mais par nécessité de survie.

Elle détourna les yeux pour fixer la poussière dansant dans un rai de soleil, particules de temps flottant dans l'atmosphère de l'atelier. L'air sentait l'encaustique et la térébenthine, une odeur de sédimentation. Restauratrice d'art, Clara soignait les blessures des siècles, recousait les déchirures des toiles, redonnait de la voix aux pigments muets. Pourtant, face à ce lien numérique avec 2024, elle se sentait novice devant une fresque effondrée. Elias lui avait parlé d'un grand refroidissement des cœurs, d'une solitude drapée dans des calculs sophistiqués. Sa voix, filtrée par les serveurs d'une décennie à venir, lui parvenait compressée, comme une fréquence basse et pixelisée qui tentait de la protéger contre des tempêtes encore invisibles à l'horizon.

Elle se dirigea vers le fond de la pièce, là où trônait une Vierge à l'Enfant du XVIIe siècle. Le vernis avait jauni jusqu'à l'opacité. Clara prit un coton, l'imbiba de solvants et commença un mouvement circulaire, hypnotique. Elle se concentra sur la résistance de la matière. Chaque geste l'ancrait dans ce 2014 qu'elle habitait. Dehors, le monde bourdonnait d'une énergie que l'avenir semblait avoir perdue : le cri d'un livreur, le moteur d'une Vespa, le rire d'étudiants remontant la rue de Seine. C'était une symphonie brute, non filtrée.

Elle s'arrêta brusquement. Le coton était noir de crasse. Elle le jeta. Elias connaissait ses échecs à venir, ses deuils, la désillusion l'attendant au tournant de la trentaine. Il était le dieu de ses malheurs futurs. Mais sous cette lumière vibrante, cette prescience lui parut un fardeau. Elle ne voulait pas d'une vie évitée. Elle voulait la vie, avec sa capacité de destruction.

D'un geste sec, elle pressa le bouton latéral du téléphone. L'écran s'éteignit. Un rectangle noir. En posant l'appareil face contre terre sur le bois massif, elle eut l'impression de refermer un cercueil de lumière. Pour elle, habitante de l'instant, cet objet de verre devenait une anachronie fragile, un miroir déformant qu'elle refusait de consulter.

Elle enfila sa veste en lin. Le frottement du tissu contre ses bras nus était une victoire sur l'immatériel. Elle laissa le téléphone sur le guéridon.

Clara franchit le seuil. Le corridor de l'immeuble était plongé dans une pénombre fraîche qui sentait le renfermé. Elle descendit l'escalier en colimaçon, ses mains glissant sur la rampe en fer forgé. Chaque marche était un battement de cœur. Elle poussa la lourde porte cochère. Le choc fut immédiat.

La lumière de 2014 l'éclaboussa. C'était un orangé brûlant transformant la pierre de taille en lingots d'or. Le ciel était d'un azur électrique, comme si la pellicule du monde avait été exposée trop longtemps. L'air s'engouffrant dans ses poumons mêlait l'ozone, le gaz d'échappement et le pain chaud. L'odeur de l'incertitude.

Elle marcha. Elias lui avait décrit un futur où chaque trajet était optimisé, où l'imprévu était une erreur système. Ici, elle devait slalomer entre les corps. Elle frôla une femme lisant un journal papier dont les pages claquaient au vent. Elle évita un enfant courant après un pigeon. Elle vit un couple se disputer, gestes larges et théâtraux, sans la retenue polie des êtres ne communiquant plus que par interfaces.

Tout lui paraissait d'une netteté chirurgicale : la texture du goudron, les reflets de l'huile sur une flaque, le grain de la peau d'un vieil homme.

Elle s'arrêta dans un café d'angle, « Le Progrès ». L'air était épais, chargé de vapeur d'eau s'échappant de la machine à expresso avec un sifflement de locomotive. Elle s'installa au comptoir.

— Un verre de Brouilly, s'il vous plaît.

Le garçon hocha la tête sans la regarder. Un geste d'une banalité exquise. Il n'était pas un algorithme de recommandation. Il posa le verre. Le pied heurta le zinc avec un tintement clair. Clara observa la robe du vin, capturant la lueur des ampoules à incandescence. Elle but une gorgée. Le breuvage était âpre, mais il avait le goût de la terre. Derrière ses paupières, les avertissements d'Elias sur la pandémie à venir et les crises économiques perdaient de leur superbe. À sa droite, deux hommes discutaient d'un match de football. À sa gauche, un couple s'embrassait avec une urgence maladroite. C'était cela, la vie que le futur avait oublié : le désordre et le contact des corps n'ayant pas peur de la contamination.

Elle posa quelques pièces sur le comptoir. Le métal sonna contre le métal. Elle sortit.

Ses pas la menèrent vers les quais de Seine. Le fleuve coulait, indifférent, masse de jade sombre portant les débris de la journée. Clara s'appuya contre le parapet. La pierre était chaude sous ses paumes. Elle imagina Elias dans son appartement de 2024, entouré de graphiques et de données. Il était seul dans son fuseau horaire, prisonnier d'une clairvoyance le condamnant à l'impuissance. Il l'aimait peut-être, mais son amour était celui d'un historien pour une reine disparue. Un sentiment sans odeur, sans risque.

Elle, elle avait encore le droit de se tromper d'amant, de rater sa carrière, de pleurer pour des raisons futiles. Elle avait le droit de ne pas savoir que Chronos-Beta

deviendrait une application fantôme dans les serveurs oubliés d'une entreprise en faillite.

Un vent léger se leva. Le bruit des feuilles de platanes était un murmure organique. Clara sourit. Elle sentit une larme perler, non de tristesse, mais de soulagement. La voix du futur s'estompait. Le bip des messages devenait un souvenir acoustique, de moins en moins distinct de la rumeur de la ville. Elle n'était plus la « Clara de 2014 » observée par un analyste mélancolique. Elle était Clara, simplement, possédant cette incertitude qui est la part souveraine de la liberté.

Elle rentra chez elle alors que le crépuscule violet et or s'installait. Le ciel n'avait pas de filtre. Elle monta les quatre étages, chaque marche craquant comme un avertissement amical. Elle entra dans son studio, n'alluma pas la lumière. Elle s'assit sur son lit, enleva ses chaussures et laissa ses pieds toucher le plancher frais. Elle se sentait divinement vide.

Elle s'endormit d'un sommeil sédimentaire, celui de ceux qui acceptent de vieillir une seconde après l'autre. Dans l'obscurité, les pigments et les vieux bois continuaient leur vie lente. Le téléphone, resté sur le guéridon, était une brique inerte. À l'intérieur de ses circuits, une notification s'afficha pourtant dans le vide : « Elias est en train d'écrire... » Les trois petits points dansèrent un instant, promesse de mots venant d'une décennie lointaine, battement de cœur d'un fantôme dans une chambre désertée.

Mais la lune finit par inonder l'écran, noyant les pixels sous un éclat livide. Le réveil analogique était achevé. La matière avait gagné sur le code.

# Chapitre 21

## La Trace Fantôme

L'aube de 2024 ne se leva pas ; elle s'infusa simplement dans la pièce comme une cataracte de grisaille, une dilution lente de l'obscurité dans un lait de fer. Elias ouvrit les yeux et sut, avant même que sa main ne tâtonne sur la table de chevet, que l'architecture du monde avait basculé. Il y avait dans le silence une épaisseur de ouate chirurgicale qui avait étouffé les derniers échos de la veille. C'était cela, le réveil dans le « fuseau horaire inexistant » : la sensation d'être un invité non désiré dans sa propre existence.

Ses pouces glissèrent sur le verre froid, cherchant le chemin vers les arborescences cachées, là où les données s'entassaient comme des feuilles mortes. Mais entre l'icône de la messagerie et celle du calendrier, il y avait un vide. Un trou dans la grille. \*Chronos-Beta\* avait disparu. Il entra dans les réglages profonds, navigua dans les racines du système. Rien. Le dossier n'était plus qu'un chemin brisé. Le vide était parfait, poli, définitif.

Il se leva. La lumière du dehors ne parvenait plus à rebondir sur les surfaces, s'écrasant mollement sur le mobilier. Il se demanda si l'accident de Clara avait eu lieu, si la faillite de sa galerie avait été évitée. S'il l'avait sauvée, ou s'il l'avait simplement condamnée à une vie où il n'était qu'un silence radio. Le silence de l'application disparue hurlait plus fort que n'importe quelle notification. Il sortit.

La ville de 2024 s'étirait sous une clarté atone. Elias marcha longtemps, évitant les artères saturées d'écrans publicitaires. Il se dirigea vers le quartier des galeries, là où le temps semblait avoir une texture plus organique. Il s'arrêta devant une vitrine sobre : \*Galerie Renaissance – Restauration et Conservation\*. Son cœur cogna contre ses

côtes. La galerie existait. En intervenant dix ans plus tôt, il avait changé la trajectoire de la fumée.

Il poussa la porte. Une clochette au timbre argentin annonça sa présence. L'intérieur était vaste, saturé d'une odeur de patience : térébenthine, poussière de craie et vernis frais. Elias se figea dans l'entre-deux de la porte, là où la lumière de la rue ne parvenait plus à le définir. Elle était là, au fond, perchée sur son escabeau, le dos courbé sur une énigme du XVII<sup>e</sup> siècle. Ce n'était plus la silhouette pixelisée de ses nuits de veille, mais une masse de lin bleu et de mèches cuivrées, ancrée dans la pesanteur. Un miracle de chair qui ne lui devait plus rien.

Clara descendit de l'escabeau avec une grâce économe. Elle se tourna. Le regard d'Elias plongea dans le sien. Le temps s'arrêta. Il chercha dans ces iris bruns une étincelle, un résidu de reconnaissance qui aurait survécu à l'effacement du code. Clara sourit. C'était un sourire de courtoisie, professionnel, totalement dépourvu de souvenir.

— Bonjour, dit-elle. Puis-je vous aider ?

Sa voix était un violoncelle, pleine et vivante. Elias déglutit. Sa gorge était sèche, comme s'il avait avalé la poussière de toutes les années qu'ils n'avaient pas passées ensemble.

— Je regardais simplement, parvint-il à dire. Votre travail est magnifique.

Elle s'approcha, essuyant ses mains sur un chiffon. Elle pointa une zone de la toile où le vernis jauni avait été dégagé, révélant un bleu de cobalt d'une pureté insoutenable.

— Il faut beaucoup de douceur pour retrouver la couche originale sans blesser la matière, expliqua-t-elle. Le passé est une chose fragile, vous ne trouvez pas ?

— Oui. On peut en effacer certaines couches, mais la trace subsiste toujours en dessous.

Clara l’observa avec une curiosité nouvelle. Elias pouvait sentir l’odeur de sa peau, un parfum discret de savon et de résine. Il connaissait tout d’elle, et elle ne savait rien de lui. Dans ce présent, il n’était personne. L’asymétrie de leur lien était le prix de sa survie à elle. Il vit son reflet dans les yeux de la jeune femme : un homme étranger, vêtu de gris, dont la présence semblait presque anachronique. S’il parlait, il redeviendrait le parasite temporel.

— Je vous laisse à votre œuvre, dit-il en reculant.

— Monsieur ?

Il s’arrêta, la main sur la poignée de cuivre.

— Est-ce qu’on s’est déjà croisés ? Votre visage me semble... familial. Comme une impression de déjà-vu.

Elias sourit, un sourire triste et pur, le sourire d’un homme qui accepte enfin son propre sacrifice.

— Non, dit-il avec une douceur infinie. Vous devez me confondre avec quelqu’un d’un autre temps.

Il sortit. La clochette tinta une dernière fois. Un adieu définitif.

Dehors, Elias sentit un poids s’enlever de ses épaules. La solitude n’était plus une prison, mais une condition acceptée. Il sortit son téléphone. Il regarda l’écran noir, l’espace vide où se trouvait autrefois la faille. Il lissa la surface de verre du pouce, une ultime fois, puis, d’un geste résolu, il glissa l’appareil dans une bouche d’égout.

Il entendit le petit choc étouffé lorsqu'il toucha l'eau saumâtre.

La trace fantôme s'était enfin évanouie. Elias releva le col de son manteau et s'enfonça dans la foule. Il n'y avait plus de messages à attendre, plus de futur à prédire, plus de passé à corriger. Il n'y avait que le rythme de ses pas sur le sol, le froid de l'air dans ses poumons, et le silence enfin paisible d'un fuseau horaire qui n'appartenait qu'à lui.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "Lettres à un fuseau horaire inexistant"*

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)